

# À LA DÉRIVE...

Chacun, su vanu le modèle de  
toute l'humanité, voudrait se  
créer son propre calendrier.

# NO 2

L'attraction principal du calendrier  
réside en ce qu'il se fait

toujours. Quel que soit le  
**LE MODÈLE DU CALENDRIER**



VENDREDI 26 SAM 27

SAMEDI 20 DIMANCHE 21 LUN 22 MARDI 23

JEUDI 11 VENDREDI 12 SAMEDI 13 DIMANCHE 14 LUNDI 15 MARDI 16

Al mio

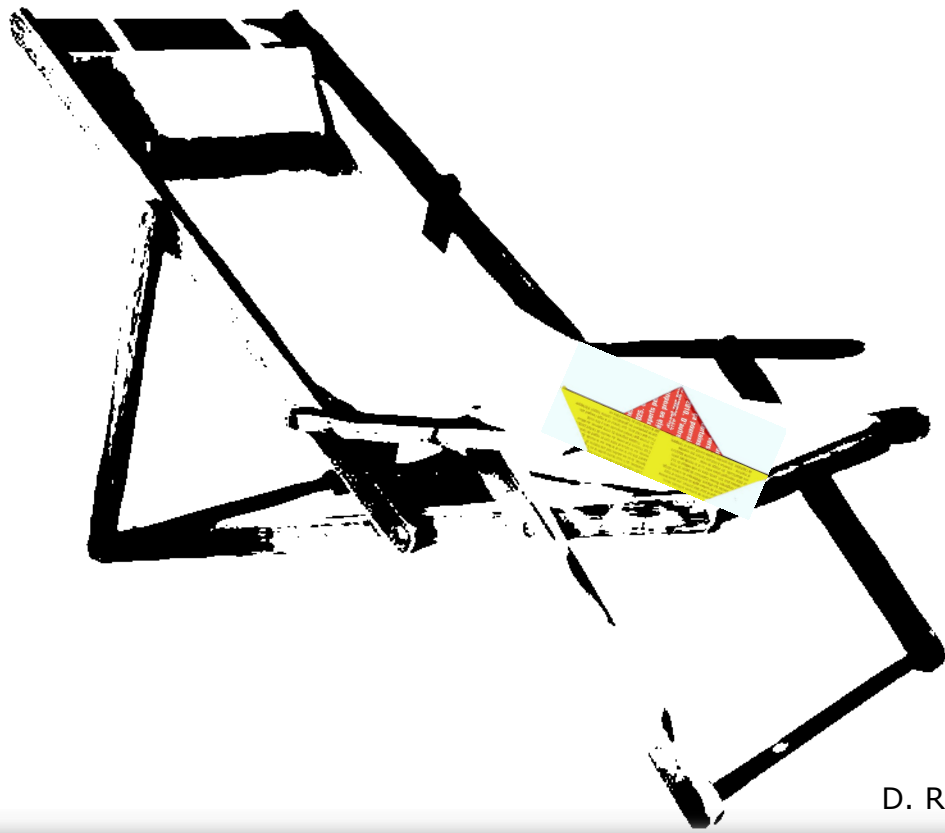
— Epsi sono, è vero il frutto  
fatica, per la speranza far  
ela almeno in parte compensa  
lusinga, che questi parti se





**A LA DERIVE N°2...** 00/ELIAS CANETTIp.59 /1MATIAS AIRESp.7  
/2ALMANACHp.103/CLAUDE ANETp.14 4/ZOE BALTHUSp.18  
5/ GABRIEL BAÑEZp.31 6/ALBIN BISp.35 [REDACTED]  
8/MAYA BYSSp.52 9/CLAUDE CHAMBARDp.62 10/MARC  
CHOLODENKOp.73 11/CLAROp.77 12/LE CORANp.80  
13/MANUELA IVONE CUNHAp.82 14/PHILIPPE  
DESPORTESp.86 15/LE DEUTERONOMEp.89 16/T.S ELIOTp.92  
17/EPICUREp.95 18/FABRE D'EGLANTINEp.98 19/FIOLOF &  
KOHNP.103 20/JEAN DE LA FONTAINEp.110 21/PAUL  
GEGAUFFp.115 22/SYLVIE GERMAINp.118 23/FRANCISCO  
GOYA Y LUCIENTESp.121 24/REGIS GUILLAUMEp.124  
25/HESIODEp.129 26/HORLOGE PARLANTEp.133 27/VICTOR  
HUGOp.136 28/ETIENNE JODELLEp.141 29/MARCEL  
JOUSSEp.145 30/ROBERTO JUARROZp.149 31/ANNE-  
FRANÇOISE KAVAUVEAp.153 32/VERA KOLESSINAp.157  
33/JEAN-BAPTISTE LABATp.172 34/JULES LAFORGUEp.175  
35/ROGER LAHUp.179 36/GIACOMO LEOPARDIp.185  
37/NADIA LOTFIp.188 38/STEPHANE MALLARMEp.193  
39/MICHEL DE MONTAIGNEp.198 40/NIRVANAp.202  
41/ORFOp.205 42/ALBAN ORSINIp.209 43/BLAISE  
PASCALp.221 44/ROBERT PICCAMIGLIOp.224 45/GEORGES  
POULETp.227 46/HAROLD RAMISp.231 47/CELINE RIGHIp.234  
48/CHARLES ROZANp.237 49/LOUIS DE ROUVROY DE SAINT-  
SIMONp.240 50/GUILLAUME SIAUDEAUp.244 51/VALERIE  
SOURDIEUX & ERIC SOURDIEUXp.248 52/HELENE  
STURMp.253 53/TACITEp.275 54/KIYOOKA TAKAYUKp.279  
55/MARLENE TISSOTp.283 56/SOPHIE TOLSTOÏp.286  
57/RAOUL VANEIGEMp.291 58/MARC VILLARD p.294  
59/THOMAS VINAUp.299 60/VOLTAIREp.306 61/ROBERT  
WALTERp.310 62/EMILE ZOLAp.314...

*À La Dérive...* La revue qui ne sait pas où elle va. Mais qui y va quand même.



D. R

« Chacun, suivant le modèle de toute l'humanité, voudrait se créer son propre calendrier. L'attrait principal du calendrier réside en ce qu'il se poursuit toujours. Quel que soit le nombre des jours écoulés, d'autres suivront. Le nom des mois revient ; plus souvent encore, celui des jours. Le chiffre toutefois qui désigne les années est toujours un autre. Il croît, sans pouvoir décroître ; chaque fois s'y ajoute une année de plus. Il croît continûment ; aucune année n'est sautée ; c'est comme en calcul, où l'on additionne toujours *un*. La chronologie exprime avec précision ce que l'être humain, pour lui-même, souhaite le plus. Le retour de jours, dont il sait le nom, lui procure de l'*assurance*. »

Elias Canetti, traduit Par Roger Lewinter, Dialogue avec le partenaire cruel, in *La Conscience des mots*, Albin Michel 1984.

**« On dirait plus justement : il y a trois sortes de présent : le présent du passé, le présent du présent, le présent du futur. »**

**Saint-Augustin.**

**MATIÈRES...** modèle de  
toute l'humanité, voudrait se  
**DE LA VANITÉ DES HOMMES**  
créer son propre calendrier.  
L'attrait principal du calendrier  
réside en ce qu'il se poursuit  
toujours. Quel que soit le  
**I**mbre des jours écoulés,  
d'autres suivront. Le nom des

★

7

---

Dans ces conditions, il n'y a pas, pour moi, d'autre monde que la maison où j'habite, et mes quatre murs sont pour moi les quatre parties du monde connu. Je vis comme dans le désert parce que je vis seul. Mes livres sont mes compagnons fidèles ; ils sont les seuls dont je ne m'écarte point. Ils ont été mes maîtres et le demeurent ; cependant, à quoi me sert d'apprendre, puisque le temps ne cesse de me dire qu'il me reste peu de temps pour apprendre et encore moins pour en profiter ! Je sais bien que mon âge n'est pas très avancé ; et pourtant, ce que je veux faire avancer, c'est le désabusement, afin que ce ne soit pas l'âge qui m'oblige à me désabuser. J'ai toujours

beaucoup aimé cette chanson qui dit : *Je veux laisser le monde avant qu'il ne me laisse*. Je veux prendre les devants aujourd'hui, pour ne pas être pris au dépourvu plus tard, parce qu'on n'apprend pas une leçon à l'heure où elle est donnée. Celui qui commence à souffrir par anticipation est moins éprouvé quand vient l'heure de la souffrance ; celle-ci, quand elle se lasse, s'endort en quelque sorte, et manque de vigueur pour nous tourmenter, ou, tout au moins ; il n'y a pas qu'avec la patience qu'on s'endurcit, mais aussi avec la douleur. Le mal que l'on subit volontairement ne frappe pas aussi fort ; c'est un mal qui ne fait plus peur, car l'habitude devient nature et il perd ainsi en rigueur et en âpreté. Ainsi donc, le fait de se familiariser avec n'importe quelle fatalité est le secret pour la rendre moins fatale.



« Le temps est ce qui se fait, et même *ce qui fait que tout se fait.* »

Henri Bergson.

**ALMANACH...**  
**Chacun, suivant le**  
**LA SAINT-GERMAIN**  
**modèle de toute**  
**l'humanité,**  
**2**udrait se créer

★

10

---

Saint-Germain : Fête le 28 mai. (anciennement 31 juillet)

Né à Autun, évêque de Paris, fonda en 558 avec le roi Childebert 1<sup>er</sup> l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Mort en 576.

★★

Le nombre 28 possède la propriété singulière d'être la somme des sept premiers chiffres :

$$28 = 1 + 2 + 3 + 4 + 5 + 6 + 7$$

\*\*\*

À la mort de saint Germain, on transporta son corps à l'abbaye Saint-Vincent. Comme le cortège passait devant les prisons, le corps devint si lourd qu'il fallut s'arrêter. On ne put repartir qu'après avoir libéré les prisonniers, qui suivirent le cortège. On représente généralement saint Germain avec une clé, pour rappeler sa sollicitude pour les emprisonnés de toute sorte.

\*\*\*\*

Le 28 mai 1764, naissance du bon docteur Guillotin. La phrase « Plutôt cent fois être guillotiné que guillotineur », est attribuée à Danton.

11

---

Le 28 mai 1831, mort de l'Abbé Grégoire, premier prêtre jureur, Président de l'Assemblée le 14 juillet 1789. L'archevêque de Paris interdira de lui administrer les sacrements comme de lui donner sépulture chrétienne.

\*\*\*\*\*

*Tant que mai n'est pas au vingt-huit*

*L'hiver n'est pas cuit.*



Gedrukt by, I. C. RITTER.

Aan. CAAP de. GOEDEHOOP

**« Comment la fatale influence de Byron pénétra-t-elle à Gatchina, y faisant deux victimes dès l'année 1815 ? »**

**Princesse Bibesco.**



**CLAUDE ANET**  
**Chacun, suivant le**  
**QUAND LA TERRE TREMBLA**  
**modèle de toute**  
**l'humanité,**  
**3 voudrait se créer**

★

14

---

Le lendemain matin, à la lumière grise du jour d'hiver qui entrait par ses fenêtres, elle n'osa pas regarder sa décision en face ; elle ne lui jetait que des coups d'œil comme en passant. Oui, ce qu'elle avait décidé était toujours là devant elle ; il n'y avait rien de changé ; ne pas rester à contempler un but si éblouissant qu'il vous aveuglait. Elle était certaine d'y arriver un jour. Mais quand ? comment ? Il était impossible de la prévoir et de dresser un plan. Cependant elle éprouvait une impression fort agréable de paix avec elle-même. Elle goûtait un repos délicieux.

La nourrice Katia allait et venait, un peu courbée, dans la chambre. « Elle n'est pourtant pas âgée, se dit Lydia. Elle n'a pas cinquante ans. Comme les femmes vieillissent vite ! Elles ont quelques années à elle, et puis c'est la fin... »

— katia, Katia, appela-t-elle. Pourquoi te tiens-tu courbée ainsi ? Katia vint à elle. Elle hocha la tête.

— J’ai attrapé des douleurs, ma petite colombe.

Tout en parlant, elle sourit de sa grande bouche et découvrit ses mâchoires où manquaient plusieurs dents.

— Combien te reste-t-il de dents ? demanda avec intérêt Lydia allongée dans son lit, les deux mains passées sous la tête.

— Mais je ne sais pas, ma petite âme, dit la nourrice, je ne les ai jamais comptées. Il m’en reste assez pour ce que j’en fais.

— Eh bien, moi, j’en ai vingt-huit, Katia ; elles sont solides et je puis mordre très fort, si je veux. Regarde.

**ANNÉE :**

**3, 6, 13, 18,  
19, 32, 35,  
42, 47, 48 ?  
51, 52, 54,  
56, 59**

**« Que voit-elle ?**

**Un miroir qui se vide ? la plongée du silence qui enrobe toute  
solitude. »**

**Antoni Casas Ros**

# ZOÉ BALTHUS...

## *Chacun,*

YÔKO SOUS LES LUNES

# *suivant*

# 4

à Antoni Casas Ros.

★

18



La lune de minuit au mont Yoshino (1886), in *Cent Aspects de la Lune*, Tsukioka Yoshitoshi (1839/1892)

Elle était tombée du jour. Nuit, sa robe obscure, régnait sur les beautés endormies. Un tissage de soie sauvage concevait le fil au fur et à mesure. Il se tendait et se déployait sous ses pas incompris. Au sol, une vieille



femme tremblait. Peut-être pour Yôko dont l'âge résonnait de battements de pouls réguliers. Le souffle chaud et nu calibrant l'équilibre instinctif, ses muscles avaient besoin de joie.

Il aurait fallu prendre le parti du jour. Il se lèverait encore.

Les yeux perdus au bain du ciel crépusculaire, déjà une goutte de nuit perlait au bord du regard de Yôko où la ténèbre se mirait comme une lune noire.

L'appréhension de la vision était une gageure. Que disaient ses yeux à leurs semblables ? Ils exprimaient en cet instant une franche perplexité accentuée d'un rayon d'ironie. Etranges miroirs. Toute son existence y flambait, à la fois visible et invisible.

Le mystère est fondu dans les yeux. Il guide la progression et frappe de son ombre élastique la corde de soie. « Puisqu'il maîtrise le sens de l'entreprise, à quoi bon s'interroger ? A quoi bon compter ses pas ? », pensait Yôko.

Une multitude d'hommes et de femmes au loin, à la traîne, sur leurs fils parallèles ressemblaient aux étoiles. Yôko ne pouvait pas faire machine arrière. Il est défendu de rebrousser chemin. D'ailleurs, de les attendre non plus cela ne se peut pas et puis, cela ne servirait à rien. C'est la raison des miroirs. Eux seuls autorisent de les apercevoir.

« Il faut les tenir de travers pour effrayer les démons ! », lui avait crié l'autre fois une petite Chinoise qui l'observait depuis le sol, « les lignes obliques favorisent la confusion des mauvais esprits, elles les neutralisent ! » Elle avait l'air de bien connaître cette affaire. A bien y réfléchir, Yôko aurait pourtant juré le contraire de son affirmation. Un approfondissement de la proposition aurait valu la peine d'une discussion, seulement un tel arrêt aurait été

périlleux. En tout cas désormais et par pure précaution, elle veillait tout de même à bien incliner les miroirs lorsqu'elle y recourait.

Tandis qu'elle avançait sur le fil, l'innocence au cosmos, l'ombrelle au bout du bras, Yôko se demandait comment vivaient les habitants du sol. L'exigence de son cheminement depuis la cime de son obscurité rendait l'observation souvent mal aisée. En vérité, elle y pensait rarement. C'étaient eux qui se rappelaient à elle, à l'occasion de manifestations protéiformes impromptues telle que cette nuée de feuillets blancs qui vint soudain à voleter autour du corps gracile et souple de Yôko.

Ils s'étaient échappés d'une fin d'hiver azuré qui avait régné en bas. L'un d'eux s'éprit de la poitrine nue de la jeune fille y portant sa caresse, un autre avait élu pour se lover la cambrure de ses reins, trois ou quatre autres tentaient d'émouvoir ses tendres cuisses et fins mollets. Yôko en fut si surprise qu'elle eût pu en perdre l'équilibre sans l'action salvatrice de sa précieuse ombrelle carmin. Le contact du *Hôjo* sur sa peau était doux, exaltant. « Comme si une autre peau touchait la mienne », pensa-t-elle, savourant une délicieuse sensation de volupté, jusque-là inconnue. Elle vivait sans vivre, et l'ignorait encore. Elle récolta les feuillets, en déchiffra scrupuleusement le contenu tout au long de sa route. « Le baiser d'une pêcheuse de perles. Un conte de K. » s'inscrivait en elle, la chavirait de l'intérieur. Au fur et à mesure de sa lecture, les mots envoûtants du mystérieux K. se déchaînaient et soufflaient l'inconnu dans ses veines. L'ivresse de leurs profondeurs submergeait Yôko. Ses pieds semblaient ne plus toucher le fil, ils le frôlaient seulement. L'écrivain sur la terre devait pleurer son manuscrit envolé.

De l'amertume coulait assurément sous le pinceau du maître.

Un homme était mort ailleurs. Le rythme primitif du cœur avait cessé de renvoyer son écho. De leur brouillard, les *Yurei* vengeurs hantaient tous les parcours éperdus de brûlures, foulaient la poussière de toutes vanités. Leurs vapeurs d'encens bientôt s'élevèrent et enveloppèrent la jeune fille dont la silhouette s'évapora sous les rayons lunaires. Solitude phosphorescente, sous l'ombrelle couleur de sang, son allure ralentit, une éprouvante lassitude la gagnait. Les yeux rivés sur son astre plein, elle replia l'ombrelle avec lenteur et considéra l'ampleur du vide; avec souplesse, son corps glissa de toute sa longueur sur le fil familial qui ploya avec subtilité sous celle de son poids. L'ombrelle placée à la perpendiculaire du fil, lui fit un oreiller sous la nuque, et la lune l'illumina là telle une divinité en croix. Un cerf-volant pourpre flottait haut dans la noirceur du ciel. « Une goutte de sang perle à l'épiderme céleste », songea Yôko. Une multitude de papillons d'argent escortés de lucioles scintillaient au-dessus de sa blancheur d'azalée, toute nue au repos. Ils étaient le signe qu'elle pouvait fermer les yeux sans crainte et plonger dans un sommeil sans fond. Ils la protégeraient de tout le jour qui revenait sans doute.

Yôko avait compris sans savoir comment ni pourquoi que le fil avait ses lois et qu'elle devait les respecter sous peine de chuter. Elle en découvrait sans cesse de nouvelles. Parfois elle se serait volontiers laissé tomber comme un flocon blanc fondant sur la tristesse et la beauté de la terre. Pourtant elle résistait à telle tentation. Aussi se réjouissait-elle de ces pauses diurnes qui éblouissaient son âme et pulvérisaient les lois. D'ailleurs, de prodigieuses notes de *koto* marquaient enfin le temps d'épouser cette métamorphose qui se jouerait de son esprit, en harmonie. Les treize cordes de l'instrument vibraient au cœur de son être et l'emportaient vers la lumière.

Le jour s'était encore levé.

Au beau milieu d'un jardin de mousse éclairée sous une lune radieuse, telle qu'elle ne l'avait encore jamais observée, la jeune fille s'exaltait à la vue de nuages vermeils suspendus dans un bleu inconnu du ciel, au-dessus de hauts bambous vert tendre et d'iris épanouis entre lesquels soufflait une paisible brise. Chaque chose, chaque couleur sur laquelle son regard vierge se posait était une découverte enchantresse. Elle ne reconnaissait plus sa propre peau dont les teintes changeantes l'hypnotisaient. Le bien-être qu'elle éprouvait était incommensurable, embrassait tout l'espace. Pourtant, une fine pointe d'angoisse aiguillonnait encore son âme, la liberté inconditionnelle de se déplacer l'intimidait. Elle hésitait, le cœur battant, cherchait le fil et le vide au-dessous d'elle, repères familiers bel et bien disparus. Prise de vertige, elle n'osait pas bouger. Livrée à elle-même, elle restait là, les pieds plantés dans la douceur des pétales de cerisiers, figée à contempler les éléments s'iriser, à s'enivrer du parfum des freesias orangers, à épier le gazouillis des oiseaux blancs et les respirations du vent. Elle était émerveillée et peu à peu renoua avec la paix.

Elle osa une légère avancée vers une petite pièce d'eau qui éveillait irrésistiblement sa curiosité. Yôko s'approchait avec prudence, du pas gracieux de funambule. D'instinct, elle s'était agenouillée au-dessus de l'eau. La sensation du contact de la terre sur ses genoux et de ses genoux entre eux, était aussi étrange qu'incomparable. Elle fut plus ébahie encore d'y mirer non seulement son petit visage pâle, bouche bée, mais aussi la lune éclatante à son côté, comme deux sœurs couronnées ensemble de liserons d'eau et de fleurs de lotus. L'étoile semblait devenue double. Les miroirs qu'elle tenait habituellement sur le fil, eux, n'avaient jamais placé la lune à ses côtés. Elle leva les yeux dans l'azur et fixa l'astre lumineux d'un regard fou de tendresse, et ses

jolies lèvres carmin s'épanouirent en un sourire reconnaissant et fraternel. Puis elle détourna son attention vers l'étonnant miroir et s'attarda un instant à tenter de trouver une prise à son rebord. Elle espérait pouvoir soulever l'insolite objet mais l'entreprise fut vaine et elle l'abandonna de bonne grâce en songeant d'évidence qu'il était, par nature, oblique. Rassurée par cette pensée, Yôko redressa le buste tout en poursuivant l'observation attentive de ce nouveau mystère. Elle eut soudain l'idée d'en effleurer la surface du bout des doigts laquelle s'en troubla aussitôt. La surprise du contact humide et du remous du tain fut si vive que la jeune fille s'était redressée d'un bond, à pieds joints, les yeux écarquillés, affolés par ce qui venait de se produire. Déjà l'eau d'or verdâtre reprenait son aspect lisse et miroitant. Yôko porta le bout de ses doigts fins sur ses lèvres entrouvertes, sa langue de velours récolta quelques gouttelettes de fraîcheur. Un frisson de ravissement la saisit. « Décidément, se dit-elle, je ne sais rien. » C'était la seule chose qu'il y avait de commun entre ce lieu et sa vie sur le fil. Ils portaient une infinité de questions sans jamais de réponses à offrir.

Mais ses réflexions furent distraites par un petit rouleau de papier de Chine qui venait d'apparaître au bord de l'eau. Une main translucide l'avait déposé avec délicatesse sur le lit de mousse, avant de s'évanouir dans l'éther, en illusion de cristal. L'objet se déroula par lui-même dévoilant peu à peu des *kanjis* noirs, de la plus élégante facture, tracés au pinceau sur le velouté du *Hôjo*. La jeune fille s'en saisit aussitôt. A la lecture du texte fluide, sa juvénile nudité se coucha sur le tapis d'herbe et de pétales frais. Son odeur virginale flottait dans l'air, alors qu'elle lisait et relisait son intrigante question.

« Le monde solide s'étend-il plus loin ? K. »



Yôko plongea en une profonde méditation. De ses prunelles noires enflammées, elle éclaboussa le miroir émouvant où la lettre K. étincelait et dansait comme un dragon. L'interrogation la troublait avec d'autant plus d'intensité qu'elle en convoquait bien d'autres. « Qu'entend ce K. par monde solide ? Plus loin que le jour, plus loin que la nuit, plus loin que les deux réunies ? Et d'ailleurs, comment les réunir ? Comment savoir si ce que je lis est bien ce qui est signifié ? Suis-je bien en mesure de lire ? Et puis, est-ce bien à moi que ce message s'adresse ? Attend-il une réponse ? Cette main était-elle celle du mystérieux K. ? Il faudrait pouvoir rencontrer ce K. »

Elle allait ainsi en rêverie, à son aise sur la mousse moelleuse, laissant son regard naviguer sur les reflets du miroir pendant que ses petits doigts effleuraient le doux papier, quand elle perçut un souffle chaud au creux du cou qui la fit frémir. Aussitôt, une voix suave, masculine, lui murmura à l'oreille : « un rêve, une fois oublié, ne se recompose jamais. » Yôko s'était pétrifiée de surprise. Elle ne voyait personne à ses côtés mais ressentait une présence dont elle n'éprouvait pas de crainte.

— Monsieur K. ? C'est bien vous, n'est-ce pas ?, osa-t-elle doucement, en se redressant sur les coudes.

Un feu ravissant s'était allumé sur ses joues. N'obtenant nulle réponse, elle reprit avec timidité.

— Je souhaitais juste m'entretenir avec vous de la solidité du monde et aussi de son étendue, du jour et de la nuit, du rêve et de l'oubli...

Le silence demeura.

... et puis aussi du baiser de la pêcheuse de perle..., risqua-t-elle sans obtenir plus d'effet.

« Le monde est décidément sans réponse », se dit-elle, dépitée. Elle se rallongea, les yeux noyés dans la mélancolie du ciel. Déjà la musique du *koto* résonnait, s'élevait en elle, nouvelle, chargée d'harmonies sensuelles dont elle ignorait tout. Les notes venaient lui clore les paupières et annoncer son retour à la nuit. Yôko se laissait bercer, submergée par une symphonie de frissons qui la faisaient vibrer jusqu'à la pointe des seins. La main translucide du messenger en caressa alors les rondeurs, douces comme des kakis. Les mamelons de la belle endormie lui offraient leur fleuraison. K. en resta tout ému.

Mais le jour s'en était encore allé. Une lune rousse émergeait.

Les yeux de Yôko, encore tournés vers l'intérieur, paupières glacées par les ténèbres, peinaient à s'ouvrir sur l'oubli. Enfin, son regard émergeant fut à nouveau happé par l'étendue et la profondeur du noir. Papillons et lucioles avaient disparu, mais son réveil fut salué par une volée de chouettes blanches dont les silhouettes flottantes s'éloignaient avec grâce. Un petit feuillet rectangulaire gisait sur sa poitrine. Elle s'en empara et en prit aussitôt connaissance. « A la mémoire chaude et charnelle de la femme sous cette main. Au souvenir sensible et vivace de la caresse des doigts de cette main sur ses seins. K. » Yôko sentit son cœur prêt à voler en éclats, un torrent de feu et de glace mêlés se déversait sous ses os.

Les paroles de K. l'avaient pénétrée. « La beauté atteinte par les seins de la femme n'est-elle point la gloire la plus resplendissante de l'évolution de l'humanité ? » Sa petite main se porta sur la pointe de son sein gauche. Elle n'avait rien oublié. Une foule de désirs, elle qui n'en avait jamais éprouvé aucun, jaillissaient en elle au point de la révolte et de l'effondrement.

Rien n'était immuable.

Le grand astre lui adressait un sourire de bouddha suspendu entre ses Mers rougies. Pour la première fois, elle n'en éprouvait nulle joie. D'ailleurs, toute sa nuit l'écoeurait. Sous peu, sur son fil de soie sauvage, il lui faudrait repartir en quête de l'harmonie des constellations dans chaque maison lunaire. C'était la loi de la voûte céleste. Yôko en était tragiquement lasse.

« La conservation du reflet du monde est sacrée! », clama un jeune bonze d'une voix menaçante tandis que Yôko se redressait sur le fil et cherchait l'équilibre à l'aide de sa fidèle ombrelle. Elle distingua bientôt, en scrutant minutieusement le sol obscur, le moine vêtu d'un *kesa* safran, assis au sommet d'un mont entre des statues de marbre où il s'apprêtait à célébrer les sept dévotions. Sous les auspices des ancêtres, il la regardait d'un air sévère. « Mais notez aussi que la conversation du monde du sacré est reflet ! », lui lança Yôko trahissant sa colère, alors que ses jolies jambes nues entamaient déjà leur marche de funambule, au ciel noir d'une profondeur phénoménale. Toute la nuit était encore devant. « Des flammèches de regrets, poudres fines de secrets », répétait-elle en s'éloignant tandis que de gros nuages sombres s'amoncelaient et se heurtaient comme une mer de tempête entre le fil et le sol.

Ailleurs, une fiancée se jetait dans les eaux sombres. Yôko ignorait tout des îles des condamnés, des noyés sous l'écume, des esclaves dans les cales des épaves, si haut perchée au-dessus des danses de sabres sanglants, de la fureur des batailles, du grondement des montagnes et des pleurs des enfants. Et elle allait avec la légèreté d'une plume rendre leur grâce aux étoiles dont les éclats de lumière n'accentuaient plus qu'obscurément l'étrangeté d'exister.

Pourtant, au fur et à mesure qu'elle progressait, Yôko s'étonna qu'en cette nouvelle nuit, le fil semblât quitter sa trajectoire horizontale pour se dérouler sur une pente désormais ascendante

et sous une pluie battante de cendres. De fait, son pas manquait de rythme, ses genoux fléchissaient davantage, ses minces cuisses s'endolorissaient. Indifférentes à l'ombrelle, les particules grises et funestes envahissaient sa chevelure bleu-corbeau flottant au-dessus de son dos pâle et l'aveuglaient presque. Un tel phénomène ne s'était encore jamais produit et Yôko, qui ne savait qu'en penser, guettait à l'entour, avec anxiété, quelque signe éclairant, y compris dans le vide. Et comme rien de probant ne semblait vouloir se manifester, elle se résolut à sortir les miroirs de son petit sac, suspendu au manche de l'ombrelle. L'idée était de s'assurer que le chemin passé n'était pas porteur d'un message important qu'elle eût peut-être négligé. Mais le voile de cendres entravait sa vision, les miroirs n'offraient plus au regard que son pitoyable reflet dans l'opacité des choses qui, dorénavant, la cernait. Le fil de soie sauvage affirmait sa fugue en altitude.



La lune du temple Horin (1890), in *Cent aspects de la lune*, Tsukiokoa Yoshitoshi.

Elle poursuivait ainsi péniblement sa route à travers la longue et détestable obscurité. « Oh ! Jour lève-toi vite, je t'en prie, sauve-moi de la cruauté de la nuit ! », gémissait Yôko, épuisée, épaules en voûtes accablées sous son

ombrelle tremblante. De minuscules perles fines coulaient sur ses joues souillées de cendres que les rayons de lune n'atteignaient plus. La nuit persistait dans la folie de sa ténèbre. Et la jeune fille sanglotait à la vue du fil de soie sauvage qui se tendait toujours davantage en direction des hautes sphères. Ses jambes semblaient gainées de plomb. « Me faut-il rejoindre cette maudite lune tout là-haut ? Je ne veux plus gravir ce fil, je voudrais seulement m'étendre, retrouver le goût du jour, renverser le ciel », se lamentait Yôko de plus en plus désespérée. Elle n'avait jamais éprouvé la peur auparavant. La fin de l'orage de cendres ne la rassurait pas pour autant. Elle baissa les yeux dans le néant qui se creusait vertigineusement. Elle le convoitait avec ardeur. Elle arrêterait sa marche en dépit de l'interdit sans doute. Elle désirait transgresser la loi, se laisser ravir par l'attraction terrestre, engloutir au cœur du vortex céleste.

Le messager K. et la lune dans l'eau la recueilleraient peut-être. Elle guettait le vol des papillons et des lucioles, espérait les notes du koto qui lui annonceraient la venue du jour. Elle craignait tant qu'il ne se lève plus jamais pour elle.

« La mort n'est pas mauvaise, non, pas mauvaise. » La voix retentissait depuis le sol entre des tintements de clochettes, dont l'écho entêtant atteignait Yôko en plein cœur tourmenté. La jeune fille, entre ses larmes brouillées de cendres, put distinguer un minuscule bonhomme vêtu de blanc qui déambulait entre des monuments de pierres gris et de laque rouge, plantés au milieu de rizières fluorescentes. Elle qui avait tant attendu la manifestation d'un signe, celui-ci la laissait infiniment perplexe et douloureuse. La déesse à l'impétueuse clarté, elle, demeurait impassible au-dessus du destin. « Mais qu'est-ce que cette histoire de mort ? Qu'en sais-tu toi si elle est bonne ou mauvaise ? », hurla-t-elle au grain de poussière qui poursuivait son lugubre sermon du fond du



gouffre. Yôko ne put ignorer longtemps qu'elle venait de commettre l'irréparable bravade car aussitôt le fil de soie sauvage amorça de menaçantes ruades sous ses pas. Yôko, en équilibre précaire, s'était condamnée à l'envol de toujours.

« Renaîtrai-je dans le monde du jour ? », lança-t-elle en un ultime regard au Lac de la Sérénité, éperdument accrochée à sa précieuse ombrelle, avant l'exécution d'un minuscule pas de côté.

Yôko tombait enfin de la nuit. « La beauté disparaît-elle ? K. »

**« Le temps, ce plagiat de l'homme. »**

**Karl Kraus.**

**GABRIEL BAÑEZ...**  
L'attrait principal du calendrier. L'attrait principal du calendrier réside en ce qu'il se poursuit toujours. Quel que soit le nombre des jours écoulés, d'autres suivront. Le nom des mois revient ; plus souvent encore, celui des jours. Le chiffre toutefois qui désigne les années est toujours un autre. Il croît, sans pouvoir décroître ; chaque fois s'y ajoute une année de plus. Il croît continûment ; aucune année n'est sautée ; c'est comme en calcul, où l'on additionne toujours un. La chronologie exprime avec précision ce que l'être humain, pour lui-même, souhaite le plus. Le retour de jours, dont il sait le nom, lui procure de l'assurance.» Chacun, suivant le modèle de toute l'humanité, voudrait se créer son propre calendrier. L'attrait principal du calendrier réside en ce qu'il se poursuit toujours. Quel que soit le nombre des jours écoulés, d'autres suivront. Le nom des mois revient ; plus souvent encore, celui des jours. Le chiffre toutefois qui désigne les années est toujours un autre. Il croît, sans pouvoir décroître ; chaque fois s'y ajoute une année de plus. Il croît continûment ; aucune année n'est sautée ; c'est comme en calcul, où l'on additionne toujours un. La chronologie exprime avec précision ce que l'être humain, pour lui-même, souhaite le plus. Le retour de jours, dont il sait le nom, lui procure de l'assurance.» Chacun, suivant le modèle de toute l'humanité, voudrait se créer son propre calendrier. L'attrait principal du calendrier réside en ce qu'il se poursuit toujours. Quel que soit le nombre des jours écoulés, d'autres suivront. Le nom des mois revient ; plus souvent encore, celui des jours. Le chiffre toutefois qui désigne les années est toujours un autre. Il croît, sans pouvoir décroître ; chaque fois s'y ajoute une année de plus. Il croît continûment ; aucune année n'est sautée ; c'est comme en calcul, où l'on additionne toujours un. La chronologie exprime avec précision ce que l'être humain, pour lui-même, souhaite le plus. Le retour de jours, dont il sait le nom, lui procure de l'assurance.»

★

Il observa le mécanisme. Puis il ajusta la loupe sur l'orbite de son œil droit et plongea ses pinces brucelles dans un engrenage marécageux pour en ôter une graisse visqueuse et rebelle. La luminosité augmentait. La lucarne de la salle de bains laissait passer un filet de clarté, vertical, qui avançait avec la même régularité qu'une aiguille. Mais ce n'était qu'une illusion : Macias savait très bien que le temps solaire n'avait pas une parfaite uniformité puisque la révolution de la terre autour du soleil suivait une orbite elliptique. Il déposa la montre sur une peau de chamois et frotta son œil libre. Il avait l'impression de sortir d'un sommeil profond. Travailler sur les engrenages compensait les heures perdues en entretiens, en sollicitations ou en réunions. À peine pouvait-il croire que tout cela était bien arrivé. Le rythme harmonieux des montres lui apportait, au contraire, un havre de

paix. Comme il la regrettait, sa vie obscure et ordinaire ! À présent, le fil de ses jours avait pris une nouvelle direction et rien n'était plus comme avant.

Il alluma la radio. La luminosité qui progressait depuis la salle de bain avait maintenant changé de couleur : elle avait pris une teinte amarante à la tombée de la nuit. Il songea avec calme que chaque heure possédait une couleur qui lui était propre : un jour ou l'autre, quelqu'un inventerait une horloge à modulation de couleurs, de l'ivoire du matin au cobalt du soir. Il écouta les commentaires des journalistes qui rapportaient les détails de son audience avec le ministre. Il n'y comprit pas grand-chose. Les commentateurs déversaient des torrents de mots et, entre une information et l'information suivante, le vide cristallin de leurs voix persistait. Il attrapa le sablier, le retourna et songea une fois de plus à l'opinion publique. On répétait son nom avec une insistance paresseuse. Les propos du ministre aussi.







**« Il faut pourtant qu'un jour, sur un anneau de la chaîne vivante, une tache de rouille apparaisse et commence de ronger. »**

**François Mauriac.**

**ALBIN BIS.**  
**Chacun, suivant le**  
**CALENDAIRES**  
**modèle de toute**  
**l'humanité, voudrait**  
**6 créer son propre**

★

35

---

### **1. Nous**

**Nous sommes le 28 mai 2011...**

Il commence toutes ses lettres comme ça et les finit comme ci :

**Nous, 28 mai 2011...**

et puis le roi signe.

**Nous sommes le 28 mai 2011...**

**Nous, 28 mai 2011...**

Entre les deux ? Décret, petit ou grand cachet, déclaration de guerre, liste des commissions nationales... Du remplissage sans intérêt. Seules les formules. Les formules disent tout.

À savoir que.

Nous sommes le 28 mai. Le 28 mai c'est Nous. Nous Nous identifions sans réserve au jour d'aujourd'hui.

Nous, présent ce jour, sommes ce jour présent.

Nous sommes l'incarnation du temps.

## **2. nous**

Démocratisation. Le roi c'est moi et Nous c'est nous, voilà ce qu'on se répète, manière de s'en persuader, parce qu'on a beau faire, on n'y croit pas vraiment ; nous à traquer tout le temps partout la preuve de notre existence ; ainsi dans le calendrier.

### **Nous sommes le 28 mai 2011.**

La raison d'être du calendrier : être dit par nous dits par lui ; comme une reconnaissance réciproque, une mutuelle caution. La raison d'être du calendrier est un peu la nôtre — un peu ? En ce 28 mai 2011 nous sommes, nous sommes là et bien là, vifs aujourd'hui encore, le calendrier en fait foi.

---

36

Nous sommes les fientes du temps.

### **3. a. contrôle**

Présentez-moi la carte grise et le calendrier, s'il vous plaît.

### **3. b. état civil**

Acte non officiel d'existence, le calendrier tient de l'arbitraire, autant que l'acte de naissance ou de décès légal.

### **4.a. quête d'éternité**

Calendrier des postes, image naïve d'un temps où nous aspirons à nous perdre.

### **4. b. quête d'identité**



Duquel nous cherchons à nous extirper.

#### **4. c. quête mixte**

Trouver son nom dedans et puis se fondre dans le calendrier.

#### **4. d. dans le temps**

Chercher son nom dans le calendrier : être dans le temps comme on est dans le coup.

#### **4.e. hors du temps**

Exit ceux toujours plus nombreux dont le prénom ne figure pas dans le calendrier.

#### **5. la tête et les jambes**

Les pieds dans l'espace, la tête dans le dictionnaire.

Les pieds dans le temps, la tête dans le calendrier.

37

---

#### **6. du pareil au même**

Dans le dictionnaire nouveau retrouver peu ou prou les mêmes mots que l'année dernière, les mêmes mots les mêmes choses.

Dans le nouveau calendrier retrouver les mêmes noms des jours et des mois que l'année dernière, les mêmes noms le même temps.

À vivre à l'intérieur du dictionnaire et du calendrier rien n'aurait changé ni soi-même, voilà ce qu'on serait tenté de croire...

... les mêmes mots les mêmes noms qui en sont d'autres et n'ont plus rien à voir avec eux-mêmes, ni soi-même, on ne meurt pas deux fois le même lundi.

#### **7. a. subterfuge**

Ses chatons, ses voitures, ses couchers de soleil, la liste des communes et combien d'habitants, le code postal les plans et tout le saint-frusquin, jour après jour saint Jacques et saint Martin, saint







Glinglin, les mois qui se succèdent et les jours qui reviennent... comme un air de mise en abyme, le calendrier, manière de divertissement en cheval de Troie, distraire de la fuite du temps par cette image du temps qui fuit.

### **7.b. vermifuge**

Le calendrier purge efficacement : on n'aura même pas vu le temps jaunir.

### **8. a. en marge du calendrier**

L'aiguille inlassablement tourne, passe et revient... de par sa forme et son principe, la montre ronde est un archaïsme, témoignage à peine corrigé d'un temps révolu, survivance au lithium du bon vieux temps cyclique.

### **8. b. avatar**

Hormis son nom et l'heure qu'elle marque, sa matière et le bracelet, la montre numérique rectangulaire doit tout au calendrier.

### **8. c. routine et fantaisie**

Le jour tic-tac, la nuit ron-ron.

### **8. d. que nos chaînes bracelets à perdre**

Swatch juvénile, Rolex de la maturité, Omega ventrue de gousset, on les regarde et on se dit ha ha ! qu'on l'a maté au bout du compte et du ruban, de la chaîne, du bracelet, ce temps qui joue au plus malin, fait mine de nous tenir en laisse, non mais !

### **9. du neuf avec du vieux**

Encore un, un de plus, et déjà on en est à se dire à quoi bon, comme d'habitude on se demande pourquoi : lundi, janvier, mardi,

février, mercredi, mars... dedans les mêmes mots, les mêmes que l'année dernière, les mêmes que l'année d'avant.

Rien ne se perd rien ne se crée, explique un fabricant aux arguments rodés, tout revient comme jamais il ne fut.

Pour qui sait ou qui aime attendre, ajoute le marchand de calendriers.

### **10. calendrier médicinal**

Toute dosette non consommée le jour même sera perdue.

### **11. une histoire du calendrier**

son père un journalier  
aima la saisonnière  
qui deviendrait sa mère  
dans les premiers jours de janvier  
leur liaison fut éphémère

---

40

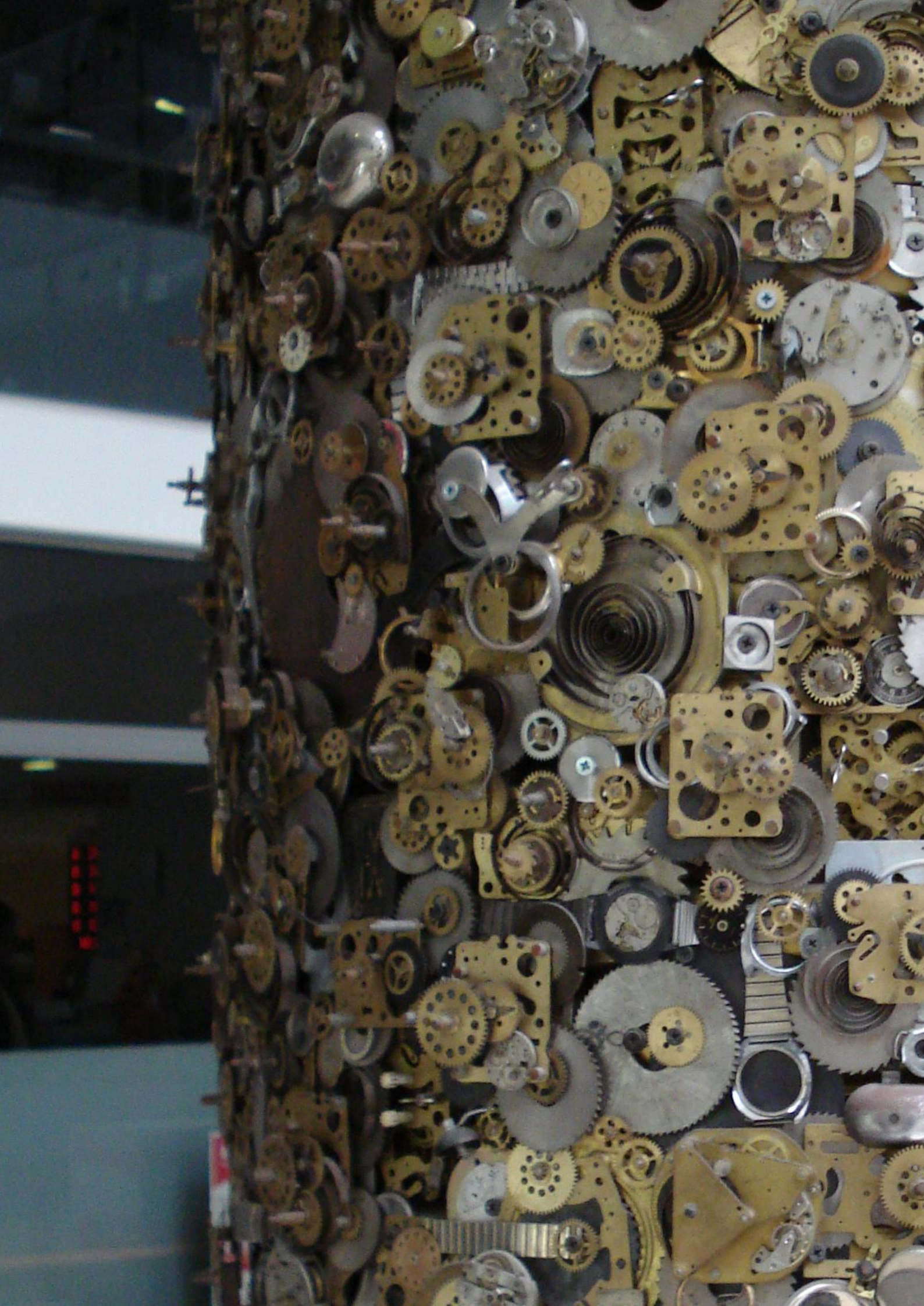
### **12. 2011 année des G**

Gabriel, Gaël, Gaëtan, Galina, Gaston, Gauthier, Genoveffa, Georgia, Geoffroi, Gertrude, Gilda, Gilles, Gislhaine, Gonzague, Gladys, Grace, Grichka... le calendrier des postes, rien de mieux pour trouver un nom à son saint.

### **13. éphéméride et gueule de bois**

le temps qu'on avale le matin  
AJR en heures et protides  
grise et ravive le teint  
aimable  
on le dégueule quand vient le soir  
minable  
on préfère de loin dire lucide  
blême et quoi qu'on en dise l'espoir







#### **14. a. métamorphose**

Ordre et rigueur, régularité, maîtrise, tout ça le calendrier le lui apporte et tellement plus... sans lui ce ne serait rien qu'un truc informe, imprévisible, brouillon, aléatoire, incertain, sans le calendrier le temps ne serait pas ce qu'il est.

#### **14. b. éducation**

Le rythme et la cadence, la précision, l'exactitude, le nom de tous les saints, l'ordre des mois et même celui des jours, va tout falloir que je t'apprenne, fait le Calendrier au Temps et soupire, tout.

#### **15. temps de pose**

il se tire le portrait une fois l'an  
le même portrait en noir & blanc  
lui mal rasé mal coiffé assis  
œil fixe œil vide œil droit devant  
et dans ses paluches écartées  
le dernier calendrier  
en gros 2011 (l'année)  
dessous ces mots écrits en plus petit :  
combien d'autres encore à tirer  
otage du temps ?

#### **16. chez le marchand de calendriers**

a. Je vous laisse les temps morts ou je vous les enlève ?

b.

La maison désireuse d'accorder à sa clientèle le maximum de facilités propose désormais son calendrier au semestre, au trimestre, au mois, voire au jour le jour.\*

\* sous réserve d'acceptation du dossier

c. Je vous mets la version courte ou vous préférez l'autre, avec les bonus ?

### **17. a. tradition**

Les mois qui se répètent à l'identique, les mêmes jours un peu décalés et ce petit changement, à peine le dernier chiffre des quatre de l'année... perpétuer la tradition en l'agrémentant juste ce qu'il faut d'un poil de modernité, c'est aussi cela le calendrier.

### **17. b. modernité**

Table et buffet poisseux, lampe à huile, carreaux ébréchés, murs chaulés, rien ne semblait avoir changé dans la vieille ferme depuis des siècles. Punaisée au mur de la cheminée, la seule touche de modernité consistait dans le calendrier des postes.

43

---

### **18. en stock**

Avant même que l'on sache ce qu'on pourrait en faire il n'y en a déjà plus.

Les soviets passe encore, mais l'électricité... L'avenir serait radieux le jour où nous aurions appris à la stocker.

Ce jour-là, oublié le calendrier, place à l'éternité le jour où nous savons stocker le temps, ce jour-là plus question de jour, ni de temps.

### **19. a. plus le temps s'écrit vite plus il dure longtemps**

Deux jours, deux pages, deux pattes : brièveté du calendrier polaire à l'aune de la lenteur de l'ours.

### **19. b. glaciation et temps**

Hibernation, six mois durant lesquels dans les tuyaux le temps.







## **20. en attendant**

Il avait l'impression d'être au bout du rouleau et on était à peine début novembre. C'est peu dire qu'il attendait l'autre avec impatience, le nouveau. Alors, pour se donner du courage, il regardait les anciens. Il les avait tous, depuis l'année de sa naissance, dans cette boîte expressément conçue pour eux. S'il tenait jusqu'au prochain, il rempilerait pour un an encore. Enfin, en principe. Parce qu'il y en avait de plus ou moins bons. Et les moins bons, on les fourguait vite fait aux plus fragiles, aux impatientes ou aux distraits, aux vieux comme lui. Le dernier à coup sûr faisait partie du lot. Contrairement à ce qu'ils affichaient, tous ne contenaient pas tout ce qu'ils auraient dû, il manquait souvent un petit truc, çà ou là. Comme ces paquets de sucre, avec dedans 450 grammes au lieu des 500 annoncés. Ou ces piles électriques, la date de péremption encore lointaine, et qui pourtant n'ont quasiment plus de jus, quand on les branche. Fraude ou malfaçon, il ne se savait pas. Ah ça oui, il vérifierait l'efficacité et la charge en temps, les semaines et les jours, tous les jours, cette année il serait attentif, vigilant et tout ce qu'on voudrait, promis, il l'étudierait sous toutes les coutures avant de le choisir, son calendrier, juré.

## **21. éphéméride et train-train**

Les jours dans le bureau se suivent et se ressemblent. Un froissement sec et ils finissent roulés en boule, au fond de la corbeille à papier.

**« Nous sommes tous des farceurs : nous survivons à nos problèmes. »**

**E. M Cioran.**

# son propre



[Redacted text block]

[Redacted text block]

[Redacted text block]

[Redacted text block]



[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

|

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

**« Tu peux, donc tu dois. »**

**Jean-Marie Guyau.**

**MAYA BYSS.** Le nombre des mois revient ;  
BOÎTE À MUSTIQUE

plus souvent encore, celui  
des jours. Le chiffre  
**8** fois qui désigne les

★

52

---

On est bien dans ce qui nous ressemble  
Qui nous rassure  
Qui recommence  
La muse en place  
Do ré mi fa sol la chance  
On entre dans les chambres  
Les temples et palaces  
Les placards et décembre  
La mise en bière  
La muse est fière  
La mus' amnésique  
Do ré mi fa seul assis  
La mus' altièrè



La muse rit  
Cherche le tempo  
Do ré mi facil' ado  
Du rondo final  
Quanta original  
Do ré mi lundi la salle  
Un tic à l'an droit  
Un tac à l'an vert  
La muse boit  
Et boit' à musique  
Ma mus' alcoolique  
Do si la sol famille dimanche  
Impossible revanche  
De gauche à droite  
Pas à pas s'emboîte  
La muse en cage  
La mus' image  
La muse imagine  
Do ré mi façon antique  
Aligner les pianos  
Grimper les trémolos  
Rayer les traces  
La muse est face  
La muse est pile  
La muse est noire  
Do ré mi fa la miroir  
Le cendrier s'incrémente  
Se cale et s'impatiente  
Le jour s'endort  
Do ré mi fa sol accord  
S'égrène et se lamente  
On aime ce qui se voit

Qui avance à l'endroit  
La muse hélas  
La muse est lasse  
La muse hélas tique  
Do ré mi fa sol la tourmente  
La muse en transe  
La muse *exit*  
On est bien dans ce qui nous ressemble  
On se range dans les cahiers  
Et les horloges parlantes  
Do ré mi fa sol la stridentes  
La muse amor  
Echec et mat  
Et mathématiques  
La muse entente  
La muse entropique  
Dors ami

**CALCUL :**

**12, 18, 19, 41**



# **CALENDRIER :**

**6, 7, 8, 13,**

**30, 32, 36,**

**42, 48, 49,**

**50, 55, 59, 60**

**« Il n'y a pas de normes. Tous les hommes sont des exceptions  
à une règle qui n'existe pas. »**

**Fernando Pessoa.**



# ELIAS CANETTI...

DIALOGUE AVEC LE PARTENAIRE CRUEL

**plus souvent encore, celui des**

**00**

**jours le chiffre toutefois qui**

★

59

Chacun, suivant le modèle de toute l'humanité, voudrait se créer son propre calendrier. L'attrait principal du calendrier réside en ce qu'il se poursuit toujours. Quel que soit le nombre des jours écoulés, d'autres suivront. Le nom des mois revient ; plus souvent encore, celui des jours. Le chiffre toutefois qui désigne les années est toujours un autre. Il croît, sans pouvoir décroître ; chaque fois s'y ajoute une année de plus. Il croît continûment ; aucune année n'est sautée ; c'est comme en calcul, où l'on additionne toujours *un*. La chronologie exprime avec précision ce que l'être humain, pour lui-même, souhaite le plus. Le retour de jours, dont il sait le nom, lui procure de l'*assurance*.





**« Beaucoup de ce que j'ai cessé de faire en moi continue à se faire en moi, tout seul. »**

**Antonio Porchia.**

# CLAUDE CHAMBARD...

TOUCHÉ. NON TOUCHÉ, *UN NÉCESSAIRE*

*MALENTENDU VI*

(EXTRAIT D'UN TRAVAIL EN COURS)

**plus souvent encore, celui des**

**9** **jours. le chiffre toutefois qui**

★

62

---

Il se trouve

le premier jour

Je veux dire quelque chose, mais quoi, pense-t-il

Il lit le journal en buvant du café à la petite terrasse  
qu'il affectionne

Il aime la lumière sur

L'eau coule  
opaque –  
marron & gris  
passants distraits  
des nuages & des canards

Cinq oiseaux  
peut-être  
six

Tendu dans cette perception  
ne compte pas

hors du spectre visible

— en entrant il marche vers elle & l'embrasse —

Tu les as vus ?

Je dormais dans le fauteuil — les ruines

Il s'agit d'organiser le temps jusqu'à ce qu'il revienne  
de l'abbaye

elle ne sait pas quand ni même s'il reviendra

Cinq oiseaux

peut-être six

au bord de la mangeoire

Après les premiers jours

elle cesse de se réveiller dès l'aube

elle se tourne moins vers la fenêtre

elle comprend bien que tout est devenu incertain

en haut de l'escalier

elle évite d'entrer dans son bureau

le rouge-gorge est parti avec lui

la nuit le ciel est plus plat

& plus lointain

elle ne se dénude plus pour dormir

Un regret de plus  
une pierre de plus  
au fond de son esprit

Elle s'assied par terre  
à côté de son fauteuil  
il pleut

elle a un cheveu  
dans la bouche  
une matière enfantine

elle cherche à se souvenir  
de sa voix  
dans l'air

Tout est autre

secret goût du demain

patience

Il te prend

dans ses mains

malgré la distance

deux sont toi

des lignes de cœur

& des lignes de vie

— rouge incendie de lettres perdues —

sombre pièce vide

où gisent les Atlas

Un soir

le soleil disparu

elle sort de la petite maison de pierre

elle marche

pieds nus dans la poussière

— s'en viendra-t-il oui ? —

chaque jour  
elle fait une encoche  
dans son bras gauche  
avec la pointe d'un couteau

elle est elle  
& l'étrangère

Ricochets sur la Lidoire  
— légers bruits intraduisibles —  
ombre de Montaigne  
& domestique poussant sa brouette  
au pied de la Tour  
entre deux poèmes  
de Julie Kalendek  
perdus dans un western de Bill Luoma  
les amis sont partis  
dans la montagne à vaches  
loin d'entre les deux rivières  
& du fleuve boueux

Tristram Shandy ne voit plus  
son père remonter la pendule

Dés lancés d'Est  
en Ouest — toujours à l'Ouest —  
paysages sans personnages  
copier/coller  
escamotage de cause à effet  
ravage de la mémoire  
sans transmission

Dés lancés  
jamais un & infini  
rouge perdu noir perdu blanc perdu  
tapis vert pelé  
sur quoi il ne marche pas

psaumes anciens oubliés  
dans la glotte  
il brise des têtes sur toute l'étendue du pays



Elle déchire sa chemise  
dans les ronciers

elle court à moitié nue  
dans les rues du village  
où le cœur est enfoui

la Tour s'éloigne  
la route descend dans les arbres  
il fait froid dans l'histoire  
il gèle dans le poème

Bus de campagne  
regards perplexes  
un coq chante

De nouveau — toujours —  
la maison vide — déserte —  
le lit vide — froid —  
la boîte à lettres vide — dégoûtante —

[seuls les poignards sont pleins d'esprits]

miroir vide — sans avers ni envers —

fauteuil vide — grince seul —

une fois

croit l'entendre

prend peur

s'enfuit

abandonne le terrain

Tout le monde

a de la violence en soi

je puis être violente

dit-elle

c'est une matinée lente

au pays du brouillard

le fleuve fume nauséabond

elle range les livres  
elle ôte la poussière des livres  
elle classe les livres  
sans repos sans espoir de repos

les enfants crient à l'étage

Vieilles histoires

rêve déchiré — traduction : vous restez bien  
silencieuse —

des poissons & des doigts de pieds

dix vingt cent il est temps

coup de vent feuilles tombées pluie incessante

pourquoi tant d'humidité pourquoi tant de froideur

des fous des vrais fous

perdus dans un nécessaire malentendu

vieilles histoires de famille

arrête de réfléchir

quand les enfants ne sont pas sages

& que le père ne sait plus dire les prières

**« J'écrivais encore "en miettes". Il m'était impossible de composer d'une traite, largement.»**

**Henri Michaux**

**MARC CHOLODENKO...**

# L'ATTRAIT

**EN ANGLETERRE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE**

**IMPRESSION D'ÉTÉ**

**10 PRINCIPAL**

★

73

---

1 heure

/ et seul l'incessant

dérèglement des dents

sur le bois

fixe l'étalon

hors les courants d'horreur

où l'incitent ses yeux de drame.

9 heures

Lavinia, Sophie-Mathilda.

Sort : assemblément imparable des voyelles,  
puissance d'avant même leur premier rêve.

Le matin, sœurs à la même chambre,

leurs mains suivent

certain précieux tracés

rapportés du sommeil.

Leur sympathie va toute au diable.

16 heures

Seul à faire

la pleine part des verts,

au siècle — et jamais —

la mieux ajustée tentative

à la légèreté,

le bleu

coule

au hasard des tournures.

17 heures

Balance exacte des couleurs

où introduire le gré jaspé

de blanc, en lui indice

symbole et sens concordés

à faire de l'hure l'impertinence elle-même.

**« Car si l'on devait toujours penser à sa pensée, n'est-ce pas, pas moyen de penser, de se livrer à une opération mentale, supérieure à ce qui est proprement la pensée. »**

**Antonin Artaud.**



# CLARO...

Chacun, suivant le modèle de toute l'humanité, voudrait se créer son propre calendrier. L'attrait principal du calendrier réside en ce qu'il se poursuit toujours. Quel que soit le nombre des jours écoulés, d'autres suivront. Le nom des mois revient ; plus souvent encore, celui des jours. Le chiffre toutefois qui désigne les années est toujours un autre. Il croît, sans pouvoir décroître ; chaque fois s'y ajoute une année de plus. Il croît continûment ; aucune année n'est sautée ; c'est comme en calcul, où l'on additionne toujours *un*. La chronologie exprime avec précision ce que l'être humain, pour lui-même, souhaite le plus. Le retour de jours, dont il sait le nom, lui procure de l'assurance.» Chacun, suivant le modèle de toute l'humanité, voudrait se créer son propre calendrier. L'attrait principal du calendrier réside en ce qu'il se poursuit toujours. Quel que soit le nombre des jours écoulés, d'autres suivront. Le nom des mois revient ; plus souvent encore, celui des jours. Le chiffre toutefois qui désigne les années est toujours un autre. Il croît, sans

# II



Sur toutes ces choses il faudra bien revenir, mais avec une prudence, un sens de la défloration et du partage si délicat que les intonations, et leurs nuances, restent à inventer. Chaos, ta forme est changeante, hélas. Tu aimes à relier les points entre eux en un éclair si précis qu'il donne l'illusion de la plus haute intention. Tu aspiras les formes et les déforme puis les rend à la nature qui elle-même s'abuse et les prend pour de nouvelles matrices. Tout t'est déguisement, le silence même n'hésite pas à te prêter ses formes. Sous les pierres, des fourmis. Sous les fourmis, d'autres pierres. Dira-t-on que les fourmis vivent au centre de la pierre ? Non, bien sûr, de même qu'on n'oserait pas avancer que la langue vit au milieu des os. Pourtant, la confusion qui est la nôtre quand cette femme allongée lascivement en pleine clairière se révèle un tronc

torturée par la mousse et l'humidité avec l'inégale complicité de la lumière que ne cesse d'affoler les plus hauts feuillages. La confusion, sœur du rêve, et comme lui sujette aux trillions de séismes qu'un vague geste allume autour de lui. Le trouble né de la palpation, dans le noir, d'une plaie, dont le jour n'a pas encore osé l'horreur, ou le ridicule. La peur surgie d'un meuble, d'un pied de meuble, qui fait que notre volonté trébuche avant même notre corps, alors que nous voulions seulement nous rendre dans la chambre où dort le mort, où gît l'aimée. Semblable à l'eau, le sens est bien trop malin pour se laisser à la souillure, il se déplace, imbibe tout, perle pour faire joli, abreuve s'il le faut, mais submerge qui l'oublie, mais noie pour marquer un point, confiant en notre calamiteuse porosité, et quand son œuvre est faite, quand en suffisamment de lieux le déluge a rampé et parlé, alors nous sommes des pierres, usées, interpolées, que le simple usage découvre éponge, cendre, moisissure, encore une fois il faut se lever et travailler, tête nue, yeux noirs, les mains cent fois sciées. Avec le temps, des choses sèchent, dit-on ? Des choses sèchent ? Qu'en savez-vous, chère duchesse ? L'œuf cru est une pomme d'Adam, l'avalier un soulagement. Ouf ? Non, jamais. Nul n'est dupe de ce trop bref palindrome. Retournée, la langue parle encore. Poison, antidote, litote.

**« Il accepta seulement de retirer ses souliers. »**

**Georges Simenon.**

**CORAN... SUITE**

**SOURATE XVII**

**TOUJOURS. QUEL  
QUE SOIT LE  
NOMBRE DES  
JOURS ÉCOULÉS,  
12 D'AUTRES  
SUIVRONT. LE**

★

80

Du jour et de la nuit, Nous avons fait deux signes ; Nous effaçâmes le signe de la nuit et fîmes celui du jour propice à la clairvoyance, pour vous permettre de quêter quelque grâce de votre Seigneur, et de connaître le nombre des ans, le calcul ; et Nous articulons tout distinctement.

Chaque humain, Nous lui attachons au col sa chance. Nous lui en tirerons au Jour de la résurrection un écrit qu'il trouvera déployé.

« Lis ton écrit. Il suffit de toi-même en ce Jour comme comptable »...

**« Avec le temps et la fatigue, les mots meurent aussi — dit-il. »**

**Yannis Ritsos.**

**MANUELA IVONE CUNHA...**  
**Chacun, suivant le**  
**LE TEMPS SUSPENDU**  
**modèle de toute**  
**l'humanité, voudrait se**  
**13 créer son propre**

★

82

---

/Les visites et les fêtes

Il a été question jusqu'à présent de la temporalité carcérale considérée comme une durée homogène. Cette homogénéité découle, d'une part, de la relative indifférenciation des diverses activités rythmant le passage de chaque journée : puisque le travail et le loisir, on l'a vu, sont inclus dans une même logique, le passage de l'un à l'autre n'introduit pas, dans le contexte du quotidien carcéral, une variation du même ordre que celle qu'elle provoque dans la perception de la temporalité « à l'extérieur ». L'homogénéité est suscitée aussi, d'autre part, par l'indistinction entre les journées. En général, dans le folklore et les clichés relatifs à l'univers pénitentiaire, celles-ci ne se traduisent que par des traits non datés gribouillés avec des moyens de fortune sur le mur

de la cellule, rappelant l'image du calendrier de Robinson Crusoe. Or, dans l'établissement de Tires, ce mode d'inscription du temps n'est pas commun, pas plus sur les murs que dans les agendas. Si les journées restent des unités calendaires importantes en elles-mêmes, leur succession n'est pas notée de façon séquentielle, l'une après l'autre, trait après trait – « Si je le faisais je deviendrais folle, je remarquerais tous les jours le temps qu'il me reste encore à tenir... Je laisse passer, comme ça je me rends moins compte. » En matière de notation et de comptabilisation de la progression temporelle, les mois et, dans une moindre mesure, les années ne représentent plus des unités de périodisation saillantes. La totalité de la peine n'est pas décomposée en de telles périodes, mais en quarts, en moitiés, en deux tiers. Ces fractions correspondent à des moments à partir desquels les détenues acquièrent la possibilité de faire la demande – au résultat incertain – d'une sortie temporaire, de l'accès à un régime carcéral plus ouvert, d'une liberté conditionnelle.

Les semaines, ou plutôt les week-ends, demeurent en prison des marqueurs saillants du cours de l'existence. Cependant, ils ne conservent pas cette qualité en tant qu'unités « données » de mesure du temps et de sa progression, mais parce qu'ils sont les seuls moments récurrents individualisés ou personnalisés. Les week-ends sont en effet le moment normal des visites prévu par le règlement. Pour les détenues qui ne reçoivent pas de visites<sup>4</sup>, l'illusion d'un « temps à part », d'un présent éternel, est encore plus pesante. Pour les plus heureuses, le contact hebdomadaire avec la famille et les amis imprime un certain rythme à cette durée. De plus, l'impact de ces événements dans la scansion du temps ne se limite pas aux moments de leur occurrence. Ils ne sont que les points culminants d'une progression qui s'étale sur toute la semaine précédente et décroît au long de la semaine suivante : les

jours antérieurs on se prépare (ce qu'on dira, ce qu'on demandera d'apporter lors de la visite suivante, comment on s'embellira), on se concentre dans leur anticipation ; les jours suivants on les commente, on s'accroche à leur souvenir, ils retentissent encore. Ils produisent ainsi sur la temporalité cet « effet accordéon » que mentionnent, entre autres, Cohen et Taylor (1974 : 99).

D'autres événements récurrents, comme les fêtes de Noël, ont un effet semblable. Il faut ici remarquer que les seuls moments périodiques qui entrecoupent de façon marquante pour les détenues l'homogénéité du régime temporel de la prison sont des points calendaires articulés sur le monde extérieur. Ainsi, c'est par le biais de la répétition des visites, et non en elle-même, en tant qu'unité de temps du calendrier, que la semaine parvient à constituer une périodisation pertinente de la vie dans la prison. A l'inverse, aucun événement ne scande le rythme mensuel : le mois ne ressort pas, ou seulement en une faible mesure, comme segment temporel. De la même manière que les visites, les fêtes annuelles qui signalent des occasions célébrées ailleurs (Noël, par exemple) apportent des fragments du monde extérieur dans la prison, notamment grâce aux artistes de variétés qui viennent s'y produire. De plus, les détenues sont alors autorisées – dans une certaine mesure – à se livrer à des comportements normalement réservés à la vie libre : la consommation de boissons alcoolisées ; des relations avec le personnel exemptes des marqueurs habituels de la hiérarchie ; un contact plus direct avec le personnel dirigeant de l'établissement, voire avec des hauts représentants du système judiciaire, en évitant le filtre habituellement obligatoire du long processus bureaucratique des demandes formelles. Les fêtes et les visites introduisent ainsi une discontinuité dans la durée carcérale qui, à ces moments-là, ne constitue plus tout à fait un « temps à part ».



**« L'autre qu'on adorait, qu'on cherchait sous la pluie  
l'autre qu'on devinait au détour d'un regard. »**

**Léo Ferré.**



★

Quand, miroir de moi-même, en moi je me regarde,  
Je vois comme le temps m'est sans fruit écoulé,  
Tandis que de jeunesse et d'amour affolé  
Ce monde en ses détours m'amuse et me regarde.

La beauté de mes ans, comme un songe fuyarde,  
Me laisse en s'envolant le poil entremêlé,  
Le teint pâle et flétri, le cœur triste et gelé,  
Qui pour tous beaux pensers la repentance garde.

Me trouvant si changé, je dis, morne et confus :  
Tu n'es plus, ô chétif ! ce qu'autrefois tu fus,  
Vois la nuit qui s'approche et pense à ta retraite.

R'acquiers le temps perdu, doublement travaillant,  
Comme le voyageur, trop tard se réveillant,  
Gagne en doublant le pas la perte qu'il a faite.

**« Les voix de vieillards, sous les colonnes de faux marbre. »**

**Ezra Pound.**

**DEUTÉRONOME**..de toute l'humanité,  
**LA CÉLÉBRATION DES FÊTES. — L'ÉTABLISSEMENT  
DES JUGES**

voudrait se créer son propre calendrier. L'attrait  
principal du calendrier réside en ce qu'il se poursuit

**15** jours quel que soit le nombre des jours écoulés,

★

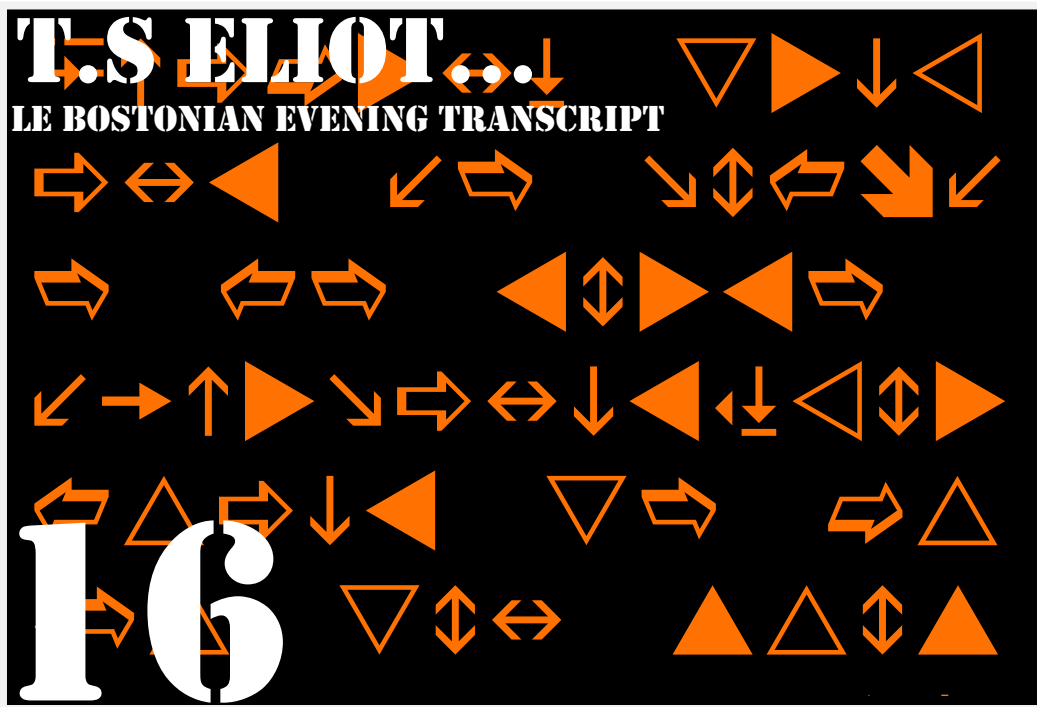
Tu compteras sept semaines ; dès que la faucille sera mise dans les blés, tu commenceras à compter sept semaines. Puis tu célèbreras la fête des semaines, et tu feras des offrandes volontaires, selon les bénédictions que l'Éternel, ton Dieu, t'auras accordées. Tu te réjouiras devant l'Éternel, ton Dieu, dans le lieu que l'Éternel, ton Dieu, choisira pour y faire résider son nom, toi, ton fils et ta fille, ton serviteur et ta servante, le Lévite qui sera dans tes portes, l'étranger, l'orphelin et la veuve qui seront au milieu de toi. Tu te souviendras que tu as été esclave en Égypte, et tu observeras et mettras ces lois en pratique.

Tu célèbreras la fête des tabernacles pendant sept jours, quand tu recueilleras le produit de ton aire et de ton pressoir. Tu te réjouiras à cette fête, toi, ton fils et ta fille, ton serviteur et ta servante, et le Lévite, l'étranger, l'orphelin et la veuve qui seront dans tes portes.

Tu célèbreras la fête pendant sept jours en l'honneur de l'Éternel, ton Dieu, dans le lieu que choisira l'Éternel ; car l'Éternel, ton Dieu, te bénira dans toutes les récoltes et dans tout le travail de tes mains, et tu te livreras entièrement à la joie.

**« Une très précise douleur, tournante, un vertige »**

**Jean Frémon.**



★

Les lecteurs du *Boston Evening Transcript*

Oscillent au vent comme un champ de blé mur.

92

Lorsque le soir accélère timidement dans la rue,

Éveillant les appétits de la vie chez certains

Et chez d'autres apportant le *Boston Evening Transcript*,

Je monte les marches et sonne, me retournant

D'un geste las, comme on se retournerait pour dire adieu à  
*Rochefoucauld*,

Si la rue était le temps et qu'il fût au bout de la rue,

Et que je puisse dire, "Cousine Harriet, voici le *Boston Evening Transcript*."

Oxford, 1915.

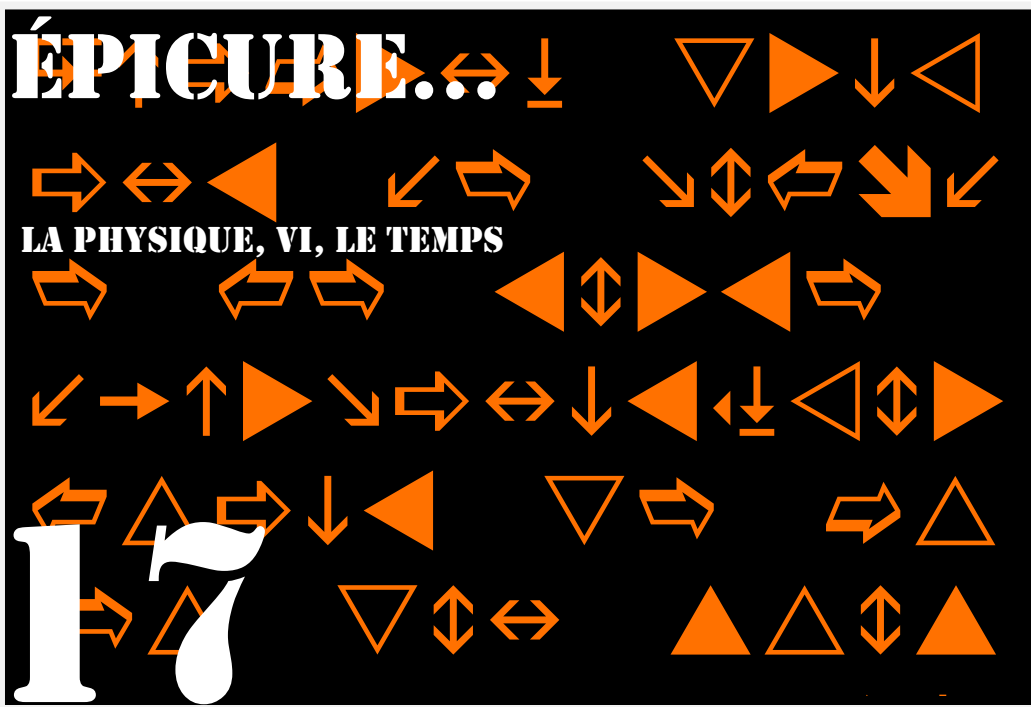




« Moi aussi

Moi aussi j'arrive en fuyant. »

Lhasa de Sela.



★

Nous devons maintenant insister avec force sur le fait suivant. Il ne faut pas explorer le temps de la même manière que les autres phénomènes, comme ceux, par exemple, qui ont leur siège dans un objet concret, en nous reportant aux prénotions que nous constatons en nous-mêmes, mais prendre comme point de départ du raisonnement le fait évident qui nous conduit à affirmer que le temps est long ou court, en lui appliquant ce qualificatif par analogie.

Pour désigner le temps, il faut se servir de termes qui sont en usage, et ne pas lui en substituer d'autres sous prétexte qu'ils sont meilleurs. Il ne faut pas non plus attribuer des caractères étrangers et prétendre qu'ils sont identiques à ce qui constitue sa nature propre (ce que font en effet certaines gens), mais considérer

principalement avec quoi nous formons cette notion particulière et comment nous la mesurons. Or, il suffit d'une simple réflexion, sans qu'il soit besoin de recourir à une démonstration, pour se convaincre que nous la formons avec les jours et les nuits et avec leurs divisions, ainsi qu'avec les affections et les états apathiques, avec les mouvements et les états de repos, supposant dans toutes ces choses une certaine caractéristique particulière que nous appelons temps.

**« Il faut pourtant qu'un jour, sur un anneau de la chaîne vivante, une tache de rouille apparaisse et commence de ronger. »**

**François Mauriac.**

**FABRE D'ÉGLANTINE...**  
**Chacun, suivant le**  
**RAPPORT SUR LE CALENDRIER RÉPUBLICAIN**  
**modèle de toute**  
**l'humanité, voudrait**  
**18**  
**créer son propre**

★

98

---

La régénération du peuple français, l'établissement de la République, ont entraîné nécessairement la réforme de l'ère vulgaire. Nous ne pouvons plus compter les années où les rois nous opprimoient, comme un temps où nous avons vécu. Les préjugés du trône & de l'église, les mensonges de l'un & de l'autre, fouilloient chaque page du calendrier dont nous nous servions. Vous avez réformé ce calendrier, vous lui en avez substitué un autre, où le temps est mesuré par des calculs plus exacts & plus symétriques ; ce n'est pas assez. Une longue habitude du calendrier grégorien, a rempli la mémoire du peuple d'un nombre considérable d'images qu'il a longtemps révérees, & qui sont encore aujourd'hui la source de ses erreurs religieuses ; il est donc nécessaire de substituer à ces visions de l'ignorance, les réalités de la raison, & au prestige sacerdotal, la vérité de la nature. Nous ne

concevons rien que par des images : dans l'analyse la plus abstraite, dans la combinaison la plus métaphysique, notre entendement ne se rend compte que par des images. Vous devez donc en appliquer à votre nouveau calendrier, si vous voulez que la méthode & l'ensemble de ce calendrier pénètrent avec facilité dans l'entendement du peuple & se gravent avec rapidité dans son souvenir.

Ce n'est pas seulement à ce but que vous devez tendre : vous ne devez, autant qu'il est en vous, laisser rien pénétrer dans l'entendement du peuple, en matière d'institution, qui ne porte un grand caractère d'utilité publique. Ce vous doit être une heureuse occasion à saisir que de ramener par le calendrier, livre le plus usuel de tous, le peuple français à l'agriculture. L'agriculture est l'élément politique d'un peuple tel que nous, que la terre, le ciel & la nature regardent avec tant d'amour & de prédilection.

Lorsqu'à chaque instant de l'année, du mois, de la décade & du jour, les regards & la pensée du citoyen se poseront sur une image agricole, sur un bienfait de la nature, sur un objet d'économie rurale, vous ne devez pas douter que ce ne soit, pour la nation, un grand acheminement vers le système agricole, & que chaque citoyen ne conçoive de l'amour pour les présents réels & effectifs de la nature, qu'il savoure, puisque pendant des siècles, le peuple en a conçu pour des objets fantastiques, pour de prétendus saints qu'il ne voyoit pas & qu'il connoissoit encore moins. Je dis plus : les prêtres n'étoient parvenus à donner de la confiance à leurs idoles, qu'en attribuant, à chacune, quelque influence directe sur les objets qui intéressent tellement le peuple ; c'est ainsi que St-Jean étoit le distributeur des moissons, & St-Marc le protecteur de la vigne.

Si pour appuyer la nécessité de l'empire des images sur l'intelligence humaine, les arguments m'étoient nécessaires, sans







entrer dans les analyses métaphysiques, la théorie, la doctrine & l'expérience des prêtres me présenteroient des faits suffisants.

Par exemple. Les prêtres, dont le but universel & définitif est & sera toujours de subjuguier l'espèce humaine & de l'enchaîner sous leur empire, les prêtres instituèrent-ils la commémoration des morts ; c'étoit pour nous inspirer du dégoût pour les richesses terrestres & mondaines, afin d'en jouir plus abondamment eux-mêmes ; c'étoit pour nous mettre sous leur dépendance par la fable & les images du purgatoire. Mais voyez ici leur adresse à se saisir de l'imagination des hommes, & à la gouverner à leur gré. Ce n'est point sur un théâtre riant de fraîcheur & de gaieté, qui nous eût fait chérir la vie & ses délices, qu'ils jouoient cette farce ; c'est le second de novembre qu'ils nous amenoient sur les tombeaux de nos pères ; c'est lorsque le départ des beaux jours, un ciel triste & grisâtre, la décoloration de la terre & la chute des feuilles remplissoient notre âme de mélancolie & de tristesse ; c'est à cette époque, que, profitant des adieux de la nature, ils s'emparèrent de nous, pour nous promener, à travers l'Avent & leurs prétendues fêtes multipliées, sur tout ce que leur impudence avoit imaginé de mystique pour les prédestinés, c'est à dire les imbécilles, et de terrible pour le pêcheur, c'est-à-dire le clair-voyant.

**« On est tous cons, mais pas au point de voyager. »**

**Samuel Beckett.**

**PILOLOF & KOHN...** *le modèle de*  
**LES SAUTILLANTS**  
*toute l'humanité, voudrait se créer*  
*son propre calendrier. L'attrait*  
*principal du calendrier réside en ce*  
*qu'il se poursuit toujours. Quel que*  
**19** *soit le nombre des jours écoulés,*

★

103

---

Du capitaine Hill,

à Sa Très Glorieuse Majesté

Qu'il me soit permis de relater ici, alors que mes heures sont comptées, quelques-unes des observations que j'ai pu mener sur cette terre lointaine dont il ne me sera pas donné de revenir.

L'île du Jour-Nouveau (ainsi la nomment ses habitants), où j'accostai après quelques périples dont seul l'océan a le secret, au-delà de ses côtes escarpées et sauvages, de ses bruissantes volées de mouettes et de l'air très pur qu'on y respire, m'apparut très vite pour ce qu'elle est : le terreau d'une société déboussolée, corrompue, et dont aucun sujet chrétien de Sa Très Glorieuse

Majesté ne pourrait imaginer l'existence. On ne saurait toutefois tenir pour responsables de cette organisation viciée les pauvres créatures de l'île. Elle est le fruit d'un mal ancestral que, personnellement, je n'hésiterai pas à qualifier de malédiction. Les Sautillants (ainsi se désignent-ils eux-mêmes) sont sujets à une aversion atavique pour toute forme de répétition. Le moindre retour du même, le moindre *bis repetita*, le moindre phénomène ostensiblement régulier, les rend sujets à des troubles divers qui affectent pour qui le corps, pour qui l'esprit, quand ce n'est pas les deux, et dont la gravité sans remède ne trouve de terme qu'avec la mort : diarrhées chroniques, épaissement soudain du sang, mélancolie, peste bubonique, développement mortifère de la viscosité des humeurs, inflammations, stases...

Afin d'éviter au mieux ces fléaux dus à leur malheureuse conformation, ils ont depuis des temps immémoriaux adopté un mode de vie qui laisserait pantoise Sa Très Glorieuse Majesté et dont je me permettrai seulement de Lui donner un bref aperçu : ici, il n'est possible de prendre aucun repas à heure régulière ; aucun anniversaire ne peut être célébré à date fixe ; il est fort dangereux de porter deux fois le même vêtement ; il est plus que périlleux de se saluer selon des formes convenues ; aucune de ces chansons qui chez nous égayent les tavernes ou stimulent la prière ne peut être chantée à deux reprises, à moins que la mélodie ne soit nouvelle et les paroles inédites (ce qui, Sa Très Glorieuse Majesté en conviendra, revient semblablement au même) ; aucun artisan n'est autorisé à exercer son art plus d'une journée dans sa vie ; les commémorations sont bannies et les bons mots ne peuvent faire rire qu'une fois.

L'énumération complète de ces extravagantes contraintes serait fastidieuse et je demande simplement à Sa Très Glorieuse Majesté d'essayer d'en prendre toute la mesure... Je Lui épargnerai encore

quelques incidences notables sur le chapitre des liens sacrés du mariage, mis ici à plus que rude épreuve, ainsi que l'évocation d'un nombre incalculable de pratiques fantaisistes et chaque jour plus surprenantes qui défient la raison en blessant la pudeur.

Qu'il me soit toutefois encore permis (mais l'heure tourne et je vois qu'une étrange potence se dresse derrière les barreaux de ma cellule) de Lui apporter quelques précisions concernant un point capital dans la vie des Sautillants, un point qui L'éclairera bientôt sur ma présente infortune. La répulsion générale que les sujets de cette île nourrissent à l'endroit de tout ce qui se reproduit ne pouvait que les inciter à éviter que le passé ne se lise dans le présent et le présent dans le passé. Pas plus que le reste, les jours, ici, ne se répètent. Prenant à l'envers ce qu'ailleurs le bon sens et la sagesse ont patiemment mis en œuvre pour marquer le temps, les saisons et les jours qui reviennent, les Sautillants ne disposent d'aucune mesure calendaire. Ils nomment, que Sa Très Glorieuse Majesté, par tous les saints du calendrier, fasse seulement l'effort de Se le figurer, chaque jour nouveau d'un nom nouveau !

L'Assemblée désignante des Sautillants, dont les membres, en nombre fluctuant, sont remplacés chaque jour selon des procédures nouvelles, se réunit quotidiennement à heure irrégulière. De multiples propositions pour désigner le jour à venir sont lancées, jusqu'à ce que l'une d'entre elles — que Sa Très Glorieuse Majesté aille savoir comment ! Peut-être une certaine humeur consensuelle du moment y concourt-elle — soit pour ainsi dire saisie au vol et érigée en nom de baptême du lendemain. Ainsi, Bleu-en-trèfle, Iris mouillé, Océan furieux, Buisson chamailleur, Cesse-de-gueuler-comme-ça, Diamant noir, Grand ronflement, Suave, Auguste, Patriarche, Miasme, Jupon léger, Tonnerre-de-la-soif et Coussinet sont quelques-uns des sobriquets

dont furent affublés les quelque cent dix-sept jours qu'aura duré mon séjour sur cette île maudite.

Ce n'est guère là qu'un moindre mal, pensai-je d'abord, en regard de toutes les folies qui peuvent se rencontrer ici. Mais la séquence des années en mois, des mois en semaines, des semaines en jours leur répugne tout autant ! Tant et si bien que les Sautillants se perdent sans cesse dans un présent immonde. Point de mémoire, point d'histoire, point de grands événements (et je ne peux m'empêcher de songer avec nostalgie aux mémorables noces de Sa Très Glorieuse Majesté) qui ne soient aussitôt oubliés. Les Sautillants s'adonnent sans fin à une épuisante débauche d'inventivité dans une orgie de jours toujours nouveaux qui donnerait le vertige au plus rustre sujet de Sa Très Glorieuse Majesté. Eh bien libre à eux, s'écrira-t-Elle, l'Angleterre est suffisamment éloignée de ce tourbillon de Bacchanales pour en demeurer préservée !

---

106

Hélas, l'immense tolérance dont sa Très Glorieuse Majesté témoigne ici n'est pas réversible. J'étais surveillé ! Et quoique m'étant plié de mauvais gré à plus d'une coutume douteuse dès mon arrivée sur l'île (et je demande ici à Sa Très Glorieuse Majesté de bien vouloir porter au crédit de l'esprit scientifique qui m'a toujours animé les quelques débordements auxquels j'ai dû me soumettre pour mieux pouvoir Lui rendre compte des mœurs dissolues des Sautillants), il aura fallu de peu de chose pour qu'on me démasquât. Les témoignages de trois domestiques auront suffi pour que l'on déduisît que j'avais pris trois jours durant le même thé à la même heure. Les événements se sont alors précipités. En mon absence, ma chambre a été retournée, et il n'a pas été difficile aux Sautillants de mettre la main sur mon journal. Au-delà de son contenu (dont la perte me meurtrit), c'est de toute





évidence ce retour sans fin des mêmes jours de la semaine à l'entête de mes notes qui a entraîné ma perte.

J'ai été jugé sur-le-champ pour un chef d'inculpation que l'on préféra nouveau mais qui, si j'ai bien saisi, s'apparentait à un mélange de sorcellerie et de subversion politique. Mon avocat (la veille pêcheur de thon) demanda à ce que ma peine fût commuée en exil à quelque mille lieues de là, sur l'île des Culs-Plombés (je précise ici à l'attention de Sa Très Glorieuse Majesté que les Culs plombés, célèbres depuis des lustres pour leur méticulosité malade, sont les ennemis héréditaires des Sautillants). Mais, comme un vénérable membre de l'assistance se souvint que cette condamnation avait déjà été attribuée dans un lointain et nébuleux passé, on trouva de bon ton de m'en dispenser.

Ce qui m'attend, j'en ignore les tristes détails. Le nom affreux du supplice que l'on me réserve pour mettre fin à mes jours ne laisse rien présager de bon. Je ne puis affirmer qu'une chose : je serai de toute évidence le premier et le dernier à le subir.

Il ne me reste plus à présent qu'à glisser ce feuillet dans une bouteille de bon vieux brandy de chez nous. J'espère que le ressac sera plus clément avec elle qu'avec moi, et que cette missive, pour l'édification de tous ou de quelques-uns, parviendra jusqu'à Sa Très Glorieuse Majesté.

Votre très dévoué,

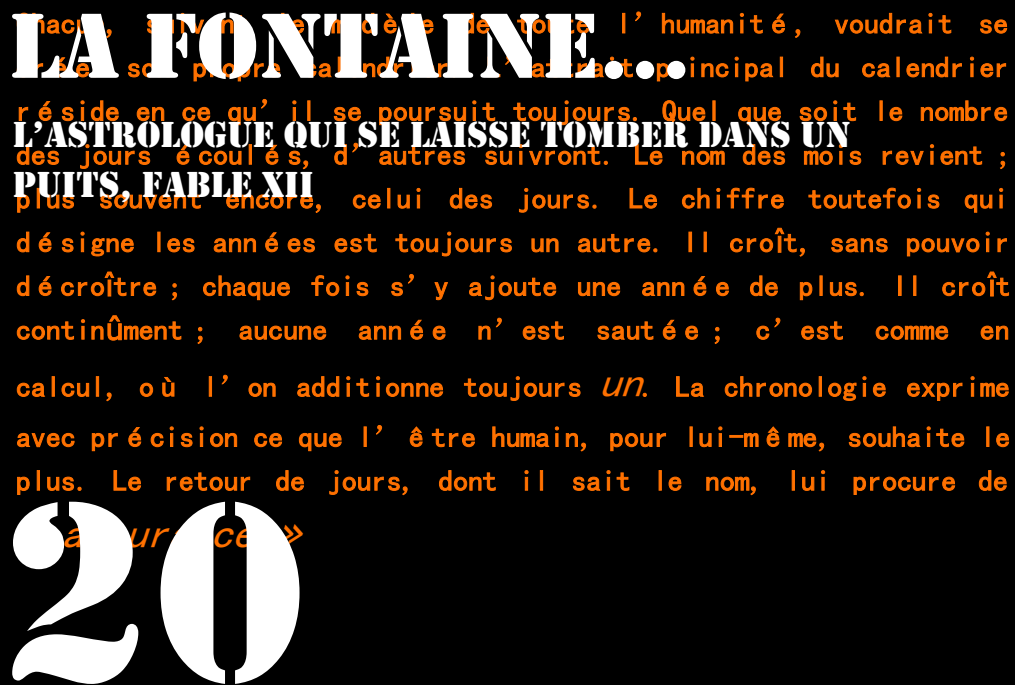
Cornelius Alexander Hill

En ce vendredi de l'an 17... (si mes calculs sont bons).



**« La condition première de l'action, c'est la liberté. »**

**Jean-Paul Sartre.**



★

Un Astrologue un jour se laissa choir

Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête,

Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,

Penses-tu lire au-dessus de ta tête ?

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,

Peut servir de leçon à la plupart des hommes.

Parmi ce que peu de gens sur la terre nous sommes,

Il en est peu qui fort souvent

Ne se plaisent d'entendre dire  
Qu'au Livre du Destin les mortels peuvent lire.  
Mais ce Livre qu'Homère et les siens ont chanté,  
Qu'est-ce, que le hasard parmi l'Antiquité,  
Et parmi nous la Providence ?  
Or du hasard il n'est point de science :  
S'il en était, on aurait tort  
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort,  
Toutes choses très incertaines.  
Quant aux volontés souveraines  
De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,  
Qui les sait, que lui seul ? Comment lire en son sein ?  
Aurait-il imprimé sur le front des étoiles  
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?  
À quelle utilité ? Pour exercer l'esprit  
De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit ?  
Pour nous faire éviter des maux inévitables ?  
Et causant du dégoût pour ces biens prévenus,  
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus ?  
C'est l'erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.  
Le firmament se meut ; les astres font leurs cours,

Le soleil nous luit tous les jours,  
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,  
Sans que nous en puissions autre chose inférer  
Que la nécessité de luire et d'éclairer,  
D'amener les saisons, de mûrir les semences,  
De verser sur les corps certaines influences.  
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers  
Ce train toujours égal dont marche l'univers ?

Charlatans, faiseurs d'horoscope,  
Quittez les Cours des Princes de l'Europe ;  
Emmenez avec vous les souffleurs tout d'un temps.  
Vous ne méritez pas plus de foi que les gens.  
Je m'emporte un peu trop ; revenons à l'histoire  
De ce Spéculateur qui fut contraint de boire.  
Outre la vanité de son art mensonger,  
C'est l'image de ceux qui bâillent aux chimères  
Cependant qu'ils sont en danger,  
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.



**« Un mur-rideau fait d'éléments fabriqués industriellement et suspendu à un ouvrage porteur. »**

**Curt Siegel.**

*Chacun suit son rythme de toute l'humanité, voudrait se créer*  
**PAUL GÉGAUFF...**

*son propre calendrier. L'attrait principal du calendrier réside en ce*

**RÉBUS**

*qu'il se poursuit toujours. Quel que soit le nombre des jours*

*écoulés, d'autres suivront. Le nom des mois revient ; plus souvent*

*que ceux des jours. Le chiffre toutefois qui désigne les années*  
**21**  
*jours, ne change jamais. Il croît, sans pouvoir décroître ; chaque fois*

★

115

---

3h15. Le mur fait quatre mètres sur quatre.

4h15. Le mur fait quatre mètres sur quatre.

6h. moins 10. Plus je regarde, plus il fait quatre mètre sur quatre.

6h.25. Le mur fait quatre mètres sur quatre.

5h. et demie. Plus exactement, le mur fait 3 mètres 998 sur 3 mètres 998.

7h.12. Non, il fait bien quatre mètres sur quatre.

7h.20. Folie inexplicable ! comment ai-je pu douter que le mur fait quatre mètres sur quatre ? Toute la ville est au courant.

8h. Pas beaucoup de perspicacité, ce soir. Je suis las.

9h.20. Cette évidence que le mur fait quatre mètres sur quatre, admise par la plupart et démontrée par moi, m'apparaît d'une incalculable portée par moi, et, sans que je puisse dire encore pourquoi, d'une signification redoutable... En tous cas, le mur, quoiqu'on puisse faire, penser, dire, croire, espérer, craindre, vouloir, a quatre mètres de côté. C'est une donnée concrète, certaine, indéniable qui me reconforte : le mur ne peut pas ne pas avoir quatre mètres, il est obligé de se trahir en ceci, et le reste viendra.

10h. moins dix. Je ne résiste pas au plaisir de répéter que le mur fait quatre mètres sur quatre.

10h.10. Car il pourrait fort bien ne pas les faire. Que se passerait-il alors ? Les mesures mathématiques, ramenées à l'échelon naturel, ne sont jamais qu'approximatives et les valeurs que supposées. Un millièmième de millimètre marquerait en ce cas la fin de mes espoirs. Partout ailleurs, j'aurais peur ; dans cette cellule, pas un instant. Trop parfaite. Trop voulue telle. Trop bien réussie.



**« L'ordre est ce qui peut le mieux guider et fortifier la mémoire. »**

**Cicéron.**

# SYLVIE GERMAIN... *Humanité*

*voudrait se créer son propre calendrier. L'attrait*  
**MAGNUS**

*principal du calendrier réside en ce qu'il se poursuit*  
*toujours. Quel que soit le nombre des jours écoulés*

**22** *Le nom des mois revient; plus*  
*celui des jours. Le chiffre toutefois qui*

★

118

D'un homme à la mémoire lacunaire, longtemps plombée de mensonges puis gauchie par le temps, hantée d'incertitudes, et un jour soudainement portée à incandescence, quelle histoire peut-on écrire ?

Une esquisse de portrait, un récit en désordre, ponctué de blancs, de trous, scandé d'échos, et à la fin s'échangeant.

Tant pis pour le désordre, la chronologie d'une vie humaine n'est jamais aussi linéaire qu'on le croit. Quant aux blancs, aux creux, aux échos et aux franges, cela fait partie intégrante de toute écriture, car de toute mémoire. Les mots d'un livre ne forment pas d'avantage un bloc que les jours d'une vie humaine, aussi abondants soient ces mots et ces jours, ils dessinent juste un archipel de phrases, de suggestions, de possibilités inépuisées sur

un vaste fond de silence. Et ce silence n'est ni pur ni paisible, une rumeur y chuchote tout bas, continûment. Une rumeur montée des confins du passé pour se mêler à cette affluant de toutes parts du présent. Un vent de voix, une polyphonie de souffles.

En chacun la voix d'un souffleur murmure en sourdine, incognito — voix apocryphe qui peut apporter des nouvelles insoupçonnées du monde, des autres et de soi-même, pour peu qu'on tende l'oreille.

« Voilà, mes petits enfants. »

Jean-Pierre Vernant.

**GOYA...**  
**SATURNE**

**Ch**  
**23**

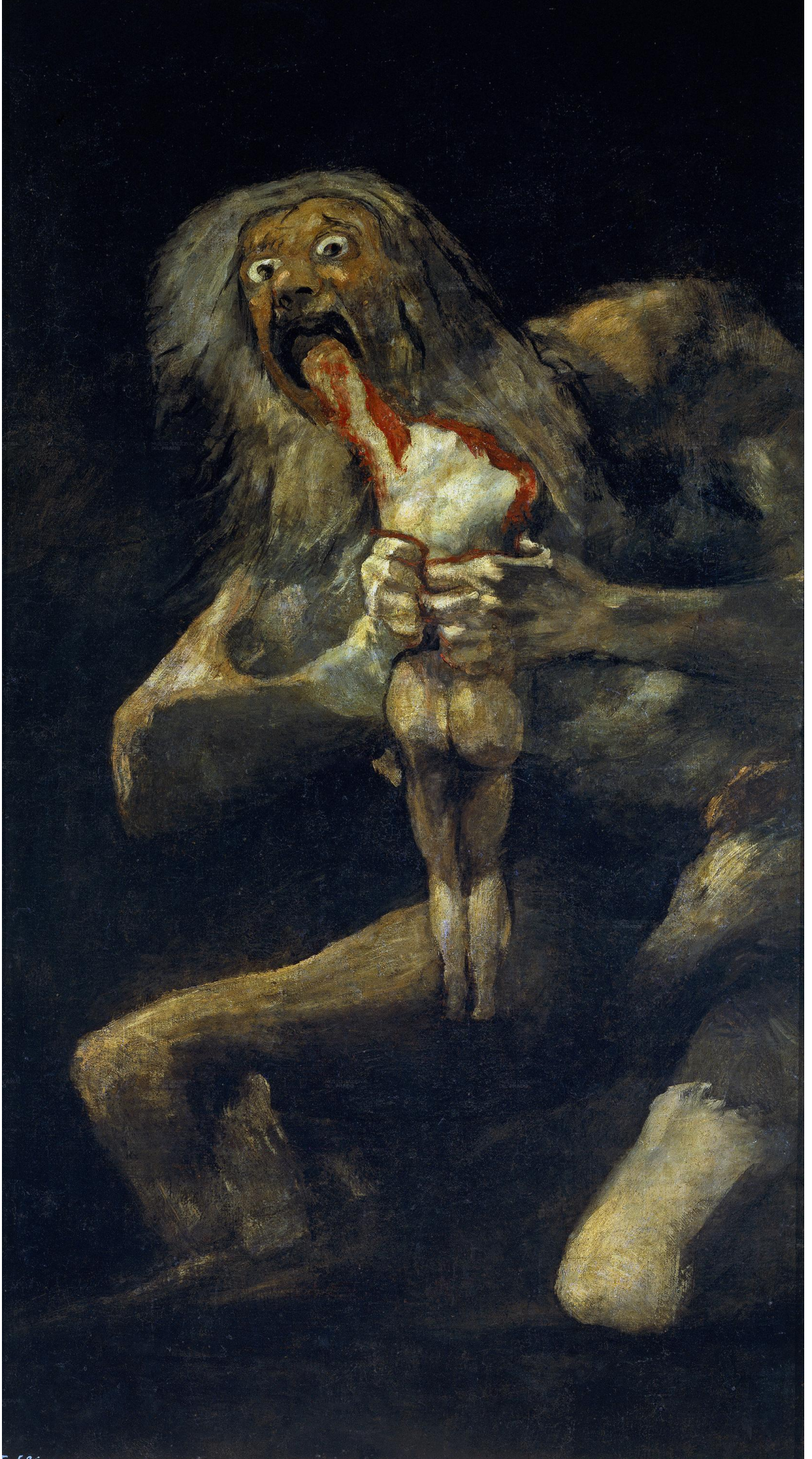
★

121

---

Il enrage contre son temps dont il partage avec passion la cruauté, la galanterie, le romanesque faisandé. C'est un libre esprit, et c'est un rustre. Il est, de tous les grands Espagnols qui furent subtils et sauvages, le plus sauvage, le plus subtil. Il est tout plein d'obscurité, mais la flamme l'illumine. Il est indigné comme un saint, mais il a le sadisme de la torture, et quand il dit : « J'ai vu cela », devant des membres arrachés, des troncs décapités, des têtes pendues aux branches, il montre une âme de bourreau...







**« Martha alluma sa lampe, bien qu'il ne fît pas encore tout à fait nuit. »**

**Jean-Pierre Martinet.**

# RÉGIS GUILLAUME...

Chaque jour est le modèle de tout l'humanité, voudrait se créer son propre calendrier. L'attrait principal du calendrier C...L...NDR...R

réside en ce qu'il se poursuit toujours. Quel que soit le nombre des jours écoulés, d'autres suivront. Le nom des mois revient ; plus souvent encore, celui des jours. Le chiffre toutefois qui désigne les années est toujours un autre. Il

24  
sans pouvoir décroître ; chaque fois s'y ajoute une année de plus. Il croît continûment ; aucune année n'est

★

124

Il y eut de l'argile dans la paume de Dieu,

Et l'argile prit l'empreinte de sa main.

Il y eut la Terre, il y eut le Ciel :

La Terre petite comme un rond de plateau,

Le Ciel petit comme un rond de parasol.

Alors Dieu Tout Puissant commanda :

— Ne me désobéis pas, Gabriel,

Va me chercher le foie de la Terre !





02

0 5 0 7 0 8 0 9 0

0 1 0 2 0 3 0 4 0 5 0 6 0 7 0 8 0 9 0

0 1 0 2 0 3 0 4 0 5 0 6 0 7 0 8 0 9 0

0 1 0 2 0 3 0 4 0 5 0 6 0 7 0 8 0 9 0

0 1 0 2 0 3 0 4 0 5 0 6 0 7 0 8 0 9 0



Handwritten musical notation on a staff, featuring various note heads and stems.

Handwritten musical notation on a staff, including notes and rests.

Handwritten musical notation on a staff, showing complex rhythmic patterns.

Handwritten musical notation on a staff, with notes and stems.

Handwritten musical notation on a staff, featuring a large note with a stem.

Handwritten musical notation on a staff, including notes and rests.

**« La première condition de l'étude philosophique, c'est la foi en la raison. »**

**G. W. F Hegel.**

# HÉSIODE... suivant le Craquelin, LES TRAVAUX ET LES JOURS modèle de toute 25 Humanité, voudrait

★

129

---

Observe les jours d'après l'ordre établi par Jupiter, pour les apprendre à tes esclaves ; le trentième du mois est le plus convenable pour l'inspection de leurs travaux et le partage de leur salaire, lorsque les peuples rassemblés entendent les arrêts de la justice. Voici les jours qui viennent du prudent Jupiter : d'abord le premier de la nouvelle lune, le quatrième et le septième, jour sacré où Latone enfanta Apollon au glaive d'or. Le huitième et le neuvième du mois qui grandit conviennent aux affaires domestiques. Le onzième et le douzième sont favorables tous les deux, l'un à la tonte des brebis, l'autre à la récolte des joyeux fruits de la terre. Mais le douzième est bien préférable au onzième. C'est alors que l'araignée au léger vol file sa trame dans les airs, durant les grands jours de l'été, lorsque la fourmi ramasse ses provisions. Que la femme en ce jour prépare sa toile et entreprenne son

ouvrage. N'ensemence pas la terre le treizième jour du mois commencé ; ce jour n'est favorable qu'aux plantations ; le seizième leur est entièrement contraire ; il est propice à la génération des mules, mais nuisible, soit à la procréation des filles, soit à leur mariage. Le sixième ne vaut rien non plus pour engendrer des filles, il est bon pour châtrer les chevreaux et les béliers et pour entourer d'une enceinte les bergeries. Ce jour est heureux pour la conception des enfants mâles ; il aime les injurieux propos, les mensonges, les paroles flatteuses et les secrets entretiens. Le huitième jour du mois, tu peux châtrer les chevreaux et les bœufs mugissants et, le douzième, les mulets laborieux. Le vingtième, pendant les grands jours, tu engendreras un fils doué d'une âme sage et prudente. Le dixième est propre à la génération des hommes, le quatorzième à celle des filles. Apprivoise en ce jour les brebis, les bœufs aux pieds flexibles et aux cornes recourbées, les chiens à la dent dévorante et les mulets laborieux, en les caressant de la main. Le quatrième et le vingt-quatrième jours du mois qui commence et qui finit, songe à fuir les chagrins dévorants ; ce sont des jours sacrés. Le quatrième, conduis ton épouse dans ta maison, après avoir interrogé le vol des oiseaux ; tel est le meilleur augure pour l'hymen. Évite les cinquièmes jours qui sont funestes et terribles. Car alors on dit que les Furies parcourent la terre, en vengeant Horcus que la Discorde enfanta pour le châtiment des parjures. Le dix-septième, visite soigneusement les dons sacrés de Cérès et jette-les au vent dans une aire aplanie. Coupe les bois destinés à la construction des maisons et à l'armement des navires. Commence, le quatrième, à construire tes légers vaisseaux. Le dix-neuvième après midi est le jour le plus favorable ; le neuvième n'est nullement dangereux pour les mortels ; il est bon pour planter, propice à la génération, pour les hommes comme pour les femmes : ce n'est jamais un mauvais jour. Peu de personnes savent que le vingt-neuvième est excellent pour percer

un tonneau, pour soumettre au joug les bœufs, les mulets, les chevaux aux pieds légers et pour lancer sur la sombre mer un rapide vaisseau à plusieurs rangs de rameurs. Peu de personnes l'appellent un jour d'heureux présage. Le quatrième, ouvre tes tonneaux ; à midi ce jour est sacré par-dessus tous les autres. Quelques-uns regardent le vingtième au lever de l'aurore comme le meilleur du mois, car le soir il devient défavorable. Tels sont les jours utiles aux hommes ; les autres sont indifférents ; ils ne présagent et n'apportent rien. Chacun loue tantôt l'un, tantôt l'autre, mais peu savent les apprécier. La journée est souvent une marâtre et souvent une mère. Heureux, heureux le sage mortel qui, instruit de toutes ces vérités, travaille sans cesse, irréprochable envers les dieux, observant le vol des oiseaux et fuyant les actions impies !

« Nous sommes comme des nains juchés sur des épaules de géants, de telle sorte que nous puissions voir plus de choses et de plus éloignées que n'en voyaient ces derniers.»

Bernard de Chartres.



# HORLOGE PARLANTE... Chacun, suivant le modèle de 26

★

133

Horloge parlante : heure exacte avec décalage horaire



Quelle heure est-il ailleurs ?

Entrez une ville

OK

- 
- [Europe](#)
- [Afrique](#)
- [Amérique du nord](#)
- [Amérique du sud](#)
  - [Asie](#)
- [Asie australe](#)

3669 : horloge parlante

L'heure exacte en France

Appelez le 36 69 \*

l'horloge internationale [Synchro via 36 69](#)

134

---

Nouvel an 2012 dans :

4329 heures

28 minutes

39 secondes

[Compte à rebours...](#) ou pas compte à rebours ?

**« Next to a nothing : a tumulus. »**

**Paul Stubbs.**

**VICTOR HUGO...** n. (un) u. va. n. dèle de toute

**PAUCA MEAE XI**

l'humanité, voudrait se créer son

propre calendrier. L'attrait

principal du calendrier réside en ce

**27**

qu'il se poursuit toujours. Quel que

★

136

On vit, on parle, on a le ciel et les nuages  
Sur la tête ; on se plaît aux livres des vieux sages ;  
On lit Virgile et Dante ; on va joyeusement  
En voiture publique à quelque endroit charmant,  
En riant aux éclats de l'auberge et du gîte ;  
Le regard d'une femme en passant nous agite ;  
On aime, on est aimé, bonheur qui manque aux rois !  
On écoute le chant des oiseaux dans les bois ;  
Le matin, on s'éveille, et toute une famille

Vous embrasse, une mère, une sœur, une fille !  
On déjeune en lisant son journal. Tout le jour  
On mêle à sa pensée espoir, travail, amour ;  
La vie arrive avec ses passions troublées ;  
On jette sa parole aux sombres assemblées ;  
Devant le but qu'on veut et le sort qui vous prend,  
On se sent faible et fort, on est petit et grand ;  
On est flot dans la foule, âme dans la tempête ;  
Tout vient et passe ; on est en deuil, on est en fête ;  
On arrive, on recule, on lutte avec effort... —  
Puis, le vaste et profond silence de la mort !

11 juillet 1846, en revenant du cimetière.







# **HUMANITÉ :**

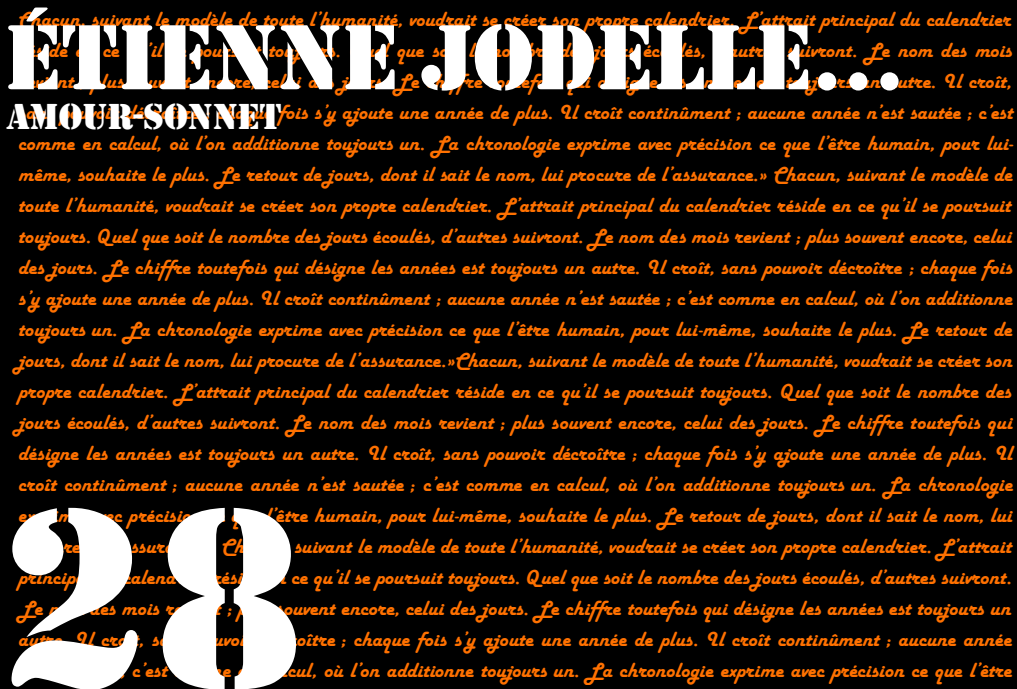
**5**

« Love, love, love

Is stronger than death. »

The The.





★

Si quelqu'un veut savoir qui me lie et enflamme,  
Qui esclave a rendu ma franche liberté  
Et qui m'a asservi, c'est l'exquise beauté  
D'une que jour et nuit j'invoque et je réclame.

C'est le Feu, c'est le Nœud, qui lie ainsi mon âme,  
Qui embrase mon cœur et le tient garrotté  
D'un lien si serré de ferme loyauté  
Qu'il ne saurait aimer ni servir autre Dame.

Voilà le Feu, le Nœud, qui me brûle, et étreint ;

Voilà ce qui si fort à aimer contraint

Celle à qui j'ai voué amitié éternelle

Telle que ni le temps, ni la mort ne sauroit

Consommer ni dissoudre un lien si étroit

De la saine union de mon amour fidèle.

## **JOURS :**

**1, 3, 4, 31,  
45, 47, 48,  
50, 51, 52,  
55, 58, 61**

**« 0 , 1, 1, 2, 3, 5, 8, 13, 21, 34, 55, 89, 144, 233, 377, etc. »**

**Leonardo Fibonacci.**

# MARCEL JOUSSE... le

Chacun, suivant le

## LES RABBIS D'ISRAËL

LES RÉCITATIFS RYTHMIQUES PARALLÈLES : GENRE DE LA MAXIME

# modèle de toute

# 29

l'humanité, voudrait

★

145

---

### /VII. Les Modules didactiques

Un Schème rythmique qui, même isolément, a dansé une seule fois sur les muscles laryngo-buccaux, acquiert ainsi une tendance à se rejouer spontanément, chez l'Improvisateur, quand une attitude mentale, identique ou analogue, cherche ensuite à s'exprimer oralement. C'est là, nous l'avons vu plus haut, l'origine psychophysologique des Schémas rythmiques-types et des Clichés propositionnels. Or, ce phénomène d'automatisme et de moindre effort se reproduit, à plus large échelle, pour les Récitatifs rythmiques eux-mêmes. L'Instructeur, ayant à improviser une Récitation sur tel ou tel, sujet, analogue à un sujet traditionnellement stéréotypé, trouve tout préparé sur ses

muscles laryngo-buccaux, mélodiquement et rythmiquement, un Module schématique de Récitatifs dans lequel se coule, comme d'elle-même, la nouvelle Instruction. Les Disciples de l'Instructeur, s'ils sont déjà familiarisés eux-mêmes avec ce Module didactique, y trouvent aussi, naturellement, un adjuvant considérable pour la mémorisation. Parfois après une seule audition, l'Enchaînement nouveau de Parallélismes traditionnels connus et de Clichés propositionnels stéréotypés se psalmodiera, avec une justesse impeccable, sur leurs lèvres fidèles. Cette nouvelle Récitation peut, selon les besoins, utiliser les deux Récitatifs parallèles, comme c'est le cas pour les Récitations XLI, XLII, XLIII, XLIV et XLV du présent recueil. Parfois aussi, elle se borne à n'en utiliser qu'un seul. Le parallélisme de ce Récitatif unique – apparemment indépendant et isolé – pourrait être appelé, selon la terminologie de M. Pierre Janet, un parallélisme « différencié ». La loi psychophysique du parallélisme y joue, mais avec retardement. N'oublions pas, en effet, que les Récitatifs vivants n'existent pas dans les muscles du Mémorisateur comme ils apparaissent dans les pages successives ou espacées d'un livre. Tout est constamment et potentiellement présent à la fois. Il suffit d'un « mot d'appel » mnémotechnique pour faire déclencher un ensemble récitationnel. La loi de la disposition typographique dans l'espace n'entre plus ici en jeu. Point n'est besoin, non plus, de logiques tables des matières, visuellement alignées. Cela peut nous expliquer pourquoi les Récitations traditionnelles et stéréotypées des Rabbis d'Israël, mises plus ou moins tard par écrit, sur les pages compactes des Talmuds et des Midrashim, ne se présentent pas à nous par séries rigoureusement logiques. Les sujets les plus divers (Jurisprudence, Théologie, Philosophie, Morale, Édification, Liturgie, etc.) se suivent les uns les autres, amenés par simples « accrochages », verbaux ou sémantiques, si ténus que nous sommes tentés de prendre tout cela pour un

inextricable fouillis. Les recueils des Talmuds et des Midrashim ne sont pas, en effet, des livres composés pour être lus des yeux, en courant, selon notre actuelle manière de lire. Ils sont, avant tout, des Témoignages traditionnels, des Textes-Étalons, des « Aide-mémoires » pour les Mémorisateurs : Tout ce qui fut mis par écrit fut écrit afin d'être appris. Or, les adjuvants de la mémoire laryngo-buccale ne sont pas les mêmes que ceux requis par la mémoire oculaire, visuelle. La mémoire laryngo-buccale des Récitateurs – qui sont souvent de doctes Illettrés – procède par « Colliers de Perles », par « Chapelets didactiques » de Récitatifs rythmiques, musculairement agrafés avec des « mots-agrafes » qui en forment les concaténations. C'est le déroulement oral de ces Chapelets didactiques qui a été pour ainsi dire enregistré, en pleine vie, tout le long des Talmuds et des Midrashim, avec de perpétuelles répétitions des mêmes éléments, avec d'incessants « doublets » Point n'est comparable celui qui répète sa Récitation pour la centième fois À celui qui répète sa Récitation pour la cent unième fois. Dans le vocabulaire technique des Rabbis d'Israël, le mot, Répétition n'est-il pas le synonyme d'Instruction ?

**« Fuir le bonheur de peur qu'il ne se sauve. »**

**Serge Gainsbourg.**



**ROBERTO JUARROZ...**

**Chacun,**

**DOUZIÈME POÉSIE VERTICALE, 25**

**suivant le**

★

149

---

Les mines défaites du dimanche soir,  
les mines où s'est noyée la fête  
comme un faux îlot  
s'enfonce dans la vérité de la mer.

Les mines du dimanche soir  
récapitulent les échecs de l'homme,  
démantèlent ses succès d'étoupe  
et prédisent des marches qui descendent.

Le temps plombé des jours suivants  
répétera le simulacre  
comme des tréteaux récurrents,  
à moins que se produise soudain  
la fête imprévue,  
la fête qui ne figure pas dans les calendriers  
ni dans les projets faustiens de l'homme.  
Le dimanche qui surgit au milieu de la semaine,  
sans mines défaites.

De plus, il y a une alternative :  
pendant la semaine  
l'homme pourrait s'inventer un autre visage,  
peut-être le sien propre.



**« Soyez mystérieuses, soyez amoureuses et vous serez heureuses. »**

**Paul Gauguin.**

# ANNE-FRANÇOISE KAVAUVEA...

**Chacun, suivant le modèle de toute l'humanité, voudrait se créer son propre calendrier. L'attrait principal du calendrier réside en ce qu'il se poursuit toujours. Quel que soit le nombre des jours écoulés, d'autres suivront. Le nom des mois revient ; plus souvent encore, celui des jours. Le chiffre toutefois qui désigne les années est toujours un autre. Il croît, sans pouvoir décroître ; à chaque fois s'y ajoute une année de plus. Il croît comme un nombre : aucune année n'est sautée ; c'est comme en 4000, où l'on additionne toujours *un*. La chronologie**

31

★

153

On m'a dit que dehors il faisait beau. Je dois leur faire confiance. Les pierres sont disjointes et laissent passer un souffle froid qui, d'abord, caresse mes orteils, effleure mes mollets, mais s'arrête avant d'atteindre mes genoux, le tissu qui colle à ma peau l'empêche d'aller plus loin. C'est dommage, j'aime cette sensation : comme une main glacée qui se poserait sur moi, remonterait le long de mes jambes, poursuivrait son exploration doucement, furtivement. Elle se réchaufferait au contact de ma peau, s'attarderait un instant à la douceur de mes cuisses. La peau est tendre à cet endroit. Personne ne le sait plus, maintenant que je suis là.

Le vent pénètre dans ma chambre ; il sait que j'ai besoin de compagnie...

Par le guichet un regard m'observe, je sens son poids sur ma nuque.

Personne n'entre jamais ici.

Les voix me parviennent depuis un couloir que j'ai parcouru une fois, il y a des mois. J'entends encore la cadence de mes pas sur le carrelage ; un pied sur la dalle noire, l'autre sur la blanche, et ainsi de suite. On m'a tirée par le bras, le rythme s'est brisé, le sort en a été jeté. Du malheur et de la solitude, voilà ce qui m'attendait.

Parfois, on me parle.

La voix provient de derrière cette porte de métal qui rouille de mon côté, j'aime suivre du doigt la trace qui s'étend jour après jour. Elle dessine des visages sans yeux, des corps dont je devine les mouvements imperceptibles quand je les fixe le plus longtemps possible, sans ciller. Elle fait des vagues, creuse des vallées dans la peinture verte qui s'écaille. Je pose ma bouche sur une fissure ; immobile, je n'ose m'aventurer. Mais son odeur appelle ma langue qui, d'abord timide, s'enhardit et s'applique sur la blessure au goût de sang.

Le guichet s'ouvre trois fois par jour. Aucun visage n'y apparaît. Mais j'entends, j'entends des voix, une à la fois. Le matin, elle est rauque et endormie. De mauvaise grâce on me demande de prendre le plateau. Une tranche de pain insipide, que je frotte en cachette contre la porte pour qu'il ait au moins une odeur. Le bol de plastique est agité de vaguelettes dont je contemple un moment les mouvements. Pas trop longtemps tout de même, cela refroidirait.

Il n'y a plus que cela : la fraîcheur de l'air sur ma peau, ce souffle que j'attends et que je crois vivant, que j'espère sur moi.

La nuit parfois je me découvre. Je sais que c'est la nuit au silence qui s'abat. Je m'offre à l'air qui pénètre la chambre, je lui dévoile ma peau au-dessus du genou, dans l'espérance de l'étreinte qui ne viendra pas. Alors, j'imagine. Le vent est mon amant ; il entre doucement, je ferme les yeux et je le vois. Il s'est insinué entre les pierres. Je devine les contours de sa silhouette, juste devant moi. A quelques pas il me regarde puis s'agenouille, avance ses doigts frais vers mes chevilles. Il les frôle délicatement, puis, grisé par le frisson qu'il suscite, s'aventure plus haut. Mes doigts se substituent aux siens, j'oublie où je suis, qui je suis – ça, je l'ai oublié il y a longtemps déjà.

Plus besoin du vent. Mon corps est offert à sa propre caresse. Ma main ne sait plus qu'elle lui appartient...

**« Ce fut une bonne journée**

**On m'a demandé trois fois le chemin. »**

**Jacques Roubaud.**



VERA KOLESSINA...

SANS TITRES

de

32

★

157

---

je ramasse un paquet  
de rendez-vous  
auxquels tu m'as manqué  
j'en crée des cercles parfaits  
date par date plaquées  
au mur d'un troquet  
avec le jour de notre *salut*  
juste au milieu  
j'essaie avec  
l'obstination d'un ivrogne

de tuer toutes ces années  
certains soirs j'y parviens  
les autres non  
le problème est que pour l'instant  
je n'ai pas réussi  
à envoyer de fléchette  
dans le cœur de ton absence  
mes potes me disent  
que je manque d'entraînement

j'aurais pu t'offrir  
des jours en grappes  
n'importe quelle date  
de ton choix  
des poignées de dattes  
imbibées de soleils désertiques  
qui fouineraient dans un feuillage  
affilé de sables mouvants  
mais j'habite sous d'autres cieux  
et j'accumule ton silence  
comme l'eau de pluie  
dans un tonneau rouilleux

rappelle-toi que l'audace et le silence  
ne sont que deux versants de la même fuite  
c'est vrai, j'ai manqué de patience  
pour trouver ton code d'accès à deux mille onze chiffres  
et le mode d'emploi était écrit à l'envers  
dans une langue sans voyelles

le temps est une poissonnière  
dodue et rougeâtre  
qui piétine déjà  
avec ses bottes en caoutchouc  
le carrelage  
de mon sous-sol  
cubo-futuriste

ou bien le temps  
est un boucher badin  
qui joue au président de la cour  
et rachète à la hache  
ma joie  
à perpétuité

— anniversaire n°33 —

je suis hors du temps

hors du temple

sans église ni prières

convenables

au rachat du pardon

de ma fougue

insatiable

de vies et de vices

162

---

bien connus

de par ceux qui agissent

par promesses non tenues

par paroles saugrenues

par épaules mis à nus

par regards défendus

quel affront

fleur de lys sur mon front étranger

indécent

dix-neuf-cent-

-soixante-seize

c'est ton mot de passe

dont le souvenir m'échappe

sans cesse

et j'en passe

à travers les

barreaux

je dérape

et reviens

oui, j'y tiens

à ma place sur ce banc

d'accusés de ce vol

insolite insolent de tes pages

vraies images

d'extorsion de fonds

et saccage

oui, c'est mon seul  
vœu, seule promesse  
la seule messe où je serai admise  
c'est ma seule mise  
dans ce jeu d'embarras

tu verras, elle te sera remise  
cette chanson dérobée  
à ton autel de passe  
lors de ma dernière grimace  
devant l'ultime impasse



xix	f	iiii	marcellini & petri mtr	in le	g
viii	g	iiii	traximi epi & alioru simplor		s
xvi	a	iii			t
v	b	nonis			v
	c	viii			x
xiii	d	vii			v
ii	e	vi	medardi epi & conf'		z
	f	v	primi & feliciam mtr	in le	z
x	g	iiii			z
	a	iiii	<b>Innate apli</b>	<b>Duplex</b>	z
xviii	b	iii	basilid. cum & nabors <i>et alii</i>	in le	o
vii	c	ii	anthoni conf'	in le	9
	d	nonis	<b>Julij</b>		a
xv	e	viii	ulii & modesti mtr		b
iiii	f	vii	ciri & iulite		c
	g	vi	<del>inueni epi &amp; mtr</del>		d
xii	a	v	wtulphi abbtis <i>seni epi &amp; mtr</i>		e
i	b	iiii	marci & marcelliam mtr	in le	f
	c	iiii	genasij & pthasij	simplex	g
xix	d	iii			h
	e	iii			i
xviii	f	ii		ingilia	k
vii	g	nonis	<b>nativitas scti iohannis bapt:</b>	<b>totum duplex</b>	l
	a	viii			m
xv	b	vii	iohannis & pauli mtr	simplex	n
iiii	c	vi			o
	d	v	leonis p <sup>e</sup> & conf'	ingilia	p
xii	e	iiii	<b>aploz petri &amp; pauli</b>	<b>toti duplex</b>	q
i	f	iiii	comemoratio scti pauli apli	Duplex	r

★ ★

— Vous savez, on aurait pu vivre longtemps et mourir le même jour en faisant l’amour, ou bien en faisant du bricolage, si ma femme ne m’avait pas offert une semaine de chaussettes.

166

---

Sept paires de chaussettes noires avec des noms de jours brodés en couleur. Je la comprends, elle ne savait pas sur quel pied danser avec moi, alors, elle est partie des bons sentiments. Simple : elle en eu marre de mes états d’âme matinaux, de mes airs ahuris à chaque fois que j’extrayais des chaussettes orphelines de notre pile de linge indéfinie, diffuse et de plus en plus menaçante.

Elle m’a fait un pied de nez. C’est à partir de ce cadeau que tout a chaviré. Dans la bonne direction.

Un mardi bleu était un mardi bleu, dimanche gris signifiait le jour du Seigneur. Toute une gamme.

Aucune incertitude sur les jours que je portais sur moi.

Tout était rentré dans l'ordre. Je ne me trompais jamais de chaussettes et les chaussettes ne se trompaient jamais de jours. Pratique. Aucun décalage. A tel point, qu'à force, pour vérifier le jour que nous étions, au bureau, il me suffisait d'une manœuvre discrète : remonter légèrement mon pantalon pour confirmer à un collègue ce que nous étions, ce qu'ils étaient. Je veux dire, dans quel jour de la semaine on avait *tous* mis les pieds. Un système parfait. Parfaitement malsain.

Heureusement, il a fini par se trouver. Au quinzième dîner d'anniversaire de mon mariage. Vous savez, les femmes comptent mieux que les hommes les jours, les mois, les années et, en plus, elles n'oublient jamais rien. Et elles ne pardonnent pas l'oubli du calendrier d'anniversaires. Je l'ai réalisé ce soir-là, au dessert. Vous imaginez les yeux voilés d'une fausse tristesse qui ne cache, au fond, que de la vengeance ? Ah, vous voyez ce que je veux dire, hein ? Je me rappelle qu'elle m'avait dit, en grattant sa petite assiette avec sa fourchette minuscule, qu'on ne devait pas remettre le pourquoi de notre dîner aux calendes grecques. C'était joliment associé à notre repas, cela conférait une allure antique à notre relation conjugale. Une teinte déstabilisante aussi, c'est vrai. Par reflexe, je me suis penché pour relever mon pantalon et prendre le pouls du temps sur ma chaussette. Le jour de la semaine y était mais pas la date. Aucun indice de l'année, aucun chiffre. Mais, d'après le visage refermé de ma femme, il s'agissait bel et bien de notre quinzième anniversaire de mariage. Qui m'avait échappé.

La nuit s'est déroulée plutôt bien. J'ai fini par enlever mon pantalon. Mais l'absence de date sur mes chaussettes m'avait profondément déçu.

Et vous savez, à partir de ce dessert, je n'ai jamais pu *revivre* la semaine de la même manière. Une nouvelle perspective s'est brusquement offerte à moi. En quelque sorte, il s'agissait de ma chute de l'innocence, si vous voyez ce que je veux dire. Les krachs boursiers que vivait le monde en parallèle, avec ses lundis rouges et ses jeudis noirs, arrimés aux couleurs de mes chaussettes, étaient bien insignifiants par rapport à mes peurs et mes espérances.

Je ne pouvais plus suivre. Survivre le principe du semainier, le modèle de la Création. Je n'y arrivais pas. Ce petit rangement de chaussettes en boules, comme des embryons cuvés dans la tombe de notre meuble *journivore*, franchement, je n'en pouvais plus. La vérité ne va jamais toute seule, elle marche toujours de *paire*. Mais en décalage éternel de sa sœur jumelle ténébreuse. Ce n'est pas que je l'avais comprise, cette vérité, je l'ai sentie avec mes tripes, mes orteils, mon agenda.

Réfléchissez un instant. Après tout, qui, au fond, pouvait m'infliger de partager la vie de mon semainier, de me soumettre à ses règles, de me contraindre à compter les petits cadavres des jours avortés ? Oui, je vous en prie. Voulez-vous un café ? Ah oui, ah bon, je dévie, vous avez raison, juste une petite signature alors, je vous prie, ne remettons pas notre réussite mutuelle aux calendes grecques, n'est-ce pas ? Non, non, là, s'il vous plaît, quel jours sommes-nous ? Nous sommes, vous êtes, ils seront probablement, mais sans moi. Comment ? Cette clause du contrat ? Sur les échéances ? Ah oui, bien sûr, un engagement à signer d'un pied ferme je dirais. Pied ? Pied, pied, pieds. Mais de quel pied parlez-vous, de mon pied gauche ou de mon pied droit ? Incroyable ! Dites-moi, n'auriez-vous pas une petite idée de ce que j'ai l'intention de vous dévoiler ? Vous savez, mes pieds, depuis ce dessert salvateur, ils ne vivent ni selon le calendrier grégorien, ni

selon le calendrier julien, nous ne sommes pas orthodoxes, n'est-ce pas, pas schizophrènes non plus, pour fêter tout en double, n'est-ce pas ? Hein ? Je vous demande pardon ? Attendez, laissez-moi finir, je vous explique, ça vaut le coup. Mon pied gauche et mon pied droit ne vivent pas de la même façon, ils ne ressentent pas le temps de la même manière. Attendez, attendez, permettez-moi de procéder à une petite démonstration. Voilà, j'enlève ma chaussure droite et qu'est-ce que l'on voit : très bien, un lundi. Excellent, tout le monde se réunit le lundi mais personne ne signe de gros contrat le lundi, on est d'accord ? On est d'accord. Et voilà, j'enlève ma chaussure gauche et qu'est-ce que l'on voit ? Bien, bien, un mardi. Surprenant non ? Et rassurant. Comment ça, non ? Vous trouvez cela anormal ? On dirait ma femme, elle aussi, elle aime bien que mes chaussettes coïncident et se confondent entre elles, c'est son petit tic depuis ses calendes grecques, depuis quinze ans de chaussettes disloquées, perdues dans leur solitude et le mutisme. L'impuissance des chaussettes est la pire qui soit, vous ne me croyez pas, alors, vous n'avez rien compris à la vie, mon petit bonhomme, et je vous dis que ça ne peut pas être une erreur, on est à moitié lundi et à moitié mardi. Donc, signez sans crainte. La date n'a pas d'importance, l'année non plus, elles n'existent pas, mettez juste le nom du jour. Mais pas uniquement lundi. Nous ne sommes *pas tout à fait* lundi. Vous comprenez ? Comment ? Non, non, demain on sera deux autres jours différents, à moitié mardi, à moitié mercredi, voire peut-être un jeudi, si je veux, et hop ! un grand pas un avant vers le jour gris du Seigneur d'entre-temps, vous voyez, mais je vais vous dire le secret, c'est la seule manière de dominer les jours qui filent, qui fouinent dans vos entrailles, qui vous dévorent sans que vous en ayez le moindre pouvoir, n'est-ce pas ; insurgez-vous donc, on ira ensemble expliquer tout cela à votre épouse s'il le faut, je la soupçonne, elle aussi, pécher par son ignorance du vrai décompte des jours et



d'anniversaires de mariage, je parie qu'elle aussi, elle vous a enfermé dans un semainier rempli de dates qui ne vous parlent plus, des petits zéros habiles qui n'arrêtent pas de se proliférer comme des tiques qui vous sucent le sang jusqu'à ce que vous ne commenciez à voir vos années entières en rouge éclatant, mais il est temps de se libérer, mon cher, de suite, ce jour, non mieux : cet *entre-jours*, abandonnez cette clause, et toutes les autres d'ailleurs, vous ne voyez pas comme elles vous asservissent, comment elles vous lient à ce monde des calendes grecques éternelles, pas bête la connasse, hein, pas ta femme, la mienne, p'tit con, elle sait compter sur son petit calendrier, ses règles, ma paie, les virements automatiques, l'ordre prédéfini, prépayé, pré-réussi, elle n'oublie rien de rien, mais je ne me laisserai pas faire, il faut prendre en compte les jours qui ne sont pas tout à fait les jours, le temps qui n'est pas tout à fait le temps, ni grec, ni romain, ni julien, ni grégorien, ni un autre, parce qu'on est toujours *entre*, tu m'entends, espèce d'éphéméride bidon avec ta tête d'agenda, parce qu'on est à jamais dans ce trou noir entre nos pieds, et maintenant, tu vas me le signer, ce putain de contrat —